

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

DÉMONSTRATION POSITIVE DE L'EXISTENCE DE DIEU

—
TROISIÈME LEÇON.

—
L'IDÉAL DIVIN ET LE BUT DE LA VIE.
—

Nous vivons à une époque troublée. Et le trouble qui règne dans les âmes et qui se révèle dans tous les domaines de la pensée, comme dans les différentes sphères de l'activité sociale, dans l'art, dans la littérature, dans la politique, dans la polémique des journaux, où déborde l'injure et l'outrage, comme dans les rapports entre les classes, aigris et faussés par tant de haines et de passions qui menacent la paix sociale, dans les mœurs corrompues de la cité, dans les liens de la famille qui se relâchent de plus en plus, comme dans les relations entre les races et les nationalités ; le désordre mental qui produit, avec la confusion des langues, tant de malentendus et suscite, chez nos contemporains de l'un et de l'autre sexe, tant de chutes et de défaillances, le devoir méconnu, l'abdication de la volonté et du gouvernement de soi même, avec les vices bas et honteux qui en sont la suite : ivrognerie, débauche, prostitution, et la folie du crime, du duel, du suicide, du jeu, de la spéculation effrénée, du luxe, de la richesse mal acquise ; tout ce trouble, tout ce désordre moral ont pour cause principale, et peut-être unique, *le défaut de direction, d'orientation, qui résulte de l'absence d'un idéal divin et de l'ignorance du but de la vie*

Figurez-vous un voyageur qui ne saurait ni d'où il vient, ni où il va, ni pourquoi il s'est mis en route.

La situation morale de notre société civilisée est celle de ce voyageur. Elle est plus fâcheuse encore. Car le voyageur, dont nous parlons, peut au moins consulter, durant le jour, la marche du soleil, durant la nuit, celle des étoiles ; il peut s'orienter et se dire

qu'en allant toujours droit devant soi, il finira par arriver en quelque lieu habité, où il pourra continuer à vivre et se créer de nouvelles relations.

Nos contemporains, en s'émancipant des anciens dogmes et en abandonnant la vieille conception avant d'en avoir acquis une nouvelle, ont perdu cette consolation et cette espérance. Positivistes ou matérialistes pour la plupart, les uns conscients des doctrines négatives qui les possèdent (c'est le petit nombre), les autres inconscients de la chose (c'est le troupeau), ils marchent tous, ou à peu près tous, sans but, sans direction, au milieu des ténèbres, excluant de leur pensée, toute question d'origine et de fin, ne croyant qu'à ce qui tombe sous les sens, préoccupés uniquement de l'heure présente et ne voyant dans la vie que cette combinaison éphémère de force et de matière qui s'écoule entre la naissance du corps terrestre et sa dissolution, comme un songe d'un instant entre deux néants éternels. Donc courte et bonne : s'amuser ! ou bien s'enrichir ! et, le plus souvent, passer sa vie à courir après le plaisir, sans pouvoir l'atteindre ou à envier la fortune des autres, sans pouvoir l'acquérir pour soi-même !

Ces conclusions logiques du positivisme matérialiste et athée ne se discutent pas. Il suffit de les énoncer. Faites d'égoïsme bestial et grosses d'immoralités, elles ont tout ce qu'il faut pour troubler et corrompre les âmes, engendrer un dangereux scepticisme, un pessimisme plus dangereux encore et précipiter aux abîmes notre civilisation « et ses merveilles ».

Les promesses décevantes du mysticisme chrétien et les vaines menaces d'un jugement dernier ne valent pas davantage. D'abord on n'y croit plus. La conception enfantine et cruelle — cet âge est sans pitié ! — d'un enfer éternel et d'un paradis fainéant n'a plus ni place ni emploi dans cet immense atelier de l'univers, où tous les êtres ont leurs fonctions

Il n'y a d'autre paradis ou d'autre enfer admissible que celui que chacun s'est créé à soi-même par l'atmosphère de bien ou de mal, que ses actes antérieurs lui ont préparé. Et encore ces mots, *paradis* et *enfer*, sont impropres ; car ils impliquent une éternité de bonheur ou de peine incompatible avec un ordre, qui est sans doute éternel, dans son ensemble, mais au sein duquel tout est soumis à un renouvellement incessant par l'œuvre quotidienne de travail et d'échange que chaque être accomplit au sein de l'universelle harmonie.

Si quelque chose était à conserver de l'ancienne conception des peines et des récompenses ultra-terrestres — dont nous sommes loin d'ailleurs de méconnaître les services rendus aux âges d'enfance et de barbarie, *alors qu'on y croyait*, — ce serait l'invention sacerdotale, plus récente et plus humaine, du *Purgatoire*. On y brûle aussi, paraît-il, le feu étant le grand argument d'une foi qui s'impose, mais du moins l'on en sort. On en sort, après un temps de purification nécessaire. L'idée est juste, si on la dépouille de ce qu'elle a de grossier dans ses formes mystiques, y compris le feu, qui n'est point fait pour brûler des âmes, d'ailleurs parfaitement incombustibles ; l'idée est juste et pourrait être conservée, si l'on voulait bien voir, dans le Purgatoire, non pas un lieu de supplice, mais cette même vie terrestre, où chaque âme, qui a besoin d'expier ses fautes et de s'améliorer par de nouvelles épreuves, est appelée à recommencer sa trajectoire aussi souvent que cela est nécessaire à son élévation vers des sphères supérieures. Oui, dans ce sens, la vie terrestre est un *purgatoire relatif*, c'est-à-dire pour chacun d'entre nous, un lieu d'épreuve, un instrument de purification, d'amélioration et de progrès, et rien ne s'oppose à ce que l'idée, ainsi interprétée, trouve sa place dans une théorie rationnelle de la vie psychique. Elle peut servir à faire comprendre l'état où se trouve l'âme obligée de se dépouiller des souillures de ses vies antérieures et d'acquérir des énergies nouvelles pour franchir les étapes successives de son devenir immortel.

Mais rien qui ressemble au paradis et à l'enfer, et rien non plus d'un *jugement dernier* rendu à *la fin des temps* par un juge suprême ! Nous devons renoncer, pour notre compte, à de telles imaginations propres aux âges d'enfance de l'humanité, et nous devons travailler à en affranchir les cervelles humaines. Ainsi, point de béatitude éternelle, point de tourments éternels, point de fin des temps, point de jugement dernier ! Mais à la place de ces promesses chimériques et de ces peurs malsaines, nous avons à instaurer une vue des choses qui fasse comprendre à tous que toute vie est la conséquence d'une vie antérieure, que toute œuvre porte avec elle sa récompense ou sa punition, que, s'il existe un ordre naturel faisant graviter la création terrestre vers l'état conscient, il existe aussi un ordre spirituel, qui, en se réalisant dans l'organisation sociale, permet à l'être, arrivé à la possession d'une raison consciente, de s'élever progressivement, lui et son humanité, à travers des vies successives, à une puissance toujours plus grande de li-

berté, d'activité, de sentiment, de sagesse, d'intelligence, et cela, sans autre limite de développement — car le germe du divin est en lui — que la perfection dans la plénitude de l'existence.

Or, ce que nous désignons ainsi, c'est cet idéal à réaliser, c'est cet état divin à conquérir, où l'être, arrivé au point de se sentir vivre dans tout ce qui est et ne faisant *qu'un* avec cette Unité éternelle, *universelle*, où convergent et d'où divergent tous les rapports et que nous appelons DIEU, se trouve associé à toutes les œuvres de la création, et participent par conséquent à toutes les joies des créatures et à toutes leurs tristesses. La perfection étant ainsi conçue, l'être qui la possède, s'il n'a rien à acquérir pour lui-même, travaille toujours, ouvrier avec Dieu, au salut, à l'amélioration, au perfectionnement des autres êtres. Si *vivre pour autrui* constitue le vrai bonheur, c'est bien ! Dans ce cas, rien n'empêche de faire entrer l'idée de bonheur dans l'idéal de perfection que nous avons dans l'âme. Un bonheur trouvé dans l'extinction de tout égoïsme ne pourrait qu'ajouter à l'idéal d'une vie parfaite. Mais est-ce bien ainsi que le mot « bonheur » est généralement interprété, et chacun n'y voit-il pas, au contraire, la satisfaction égoïste de ses désirs et la possession assurée de jouissances toutes personnelles ?

L'idée que chacun se fait du bonheur est proportionnelle à son degré de développement intellectuel et moral. Aussi rien de plus variable. Grossière et sensuelle chez ceux qui sont enfoncés dans la matière, elle s'épure et se spiritualise à mesure que l'homme s'élève en raison, en sentiment, en moralité. Il y a des bonheurs féroces, inhumains, criminels, contre nature ; il en est de légitimes, qui ne font pleurer personne ; il est même des joies qui servent à notre élévation et à celle du prochain. Que celles-là soient les bienvenues lorsqu'elles nous sont données, et bénies soient-elles si elles sont la récompense de nos efforts et de nos peines ! Mais le bonheur offert comme but à la vie, et ainsi élevé à l'absolu téléologique, aurait le caractère d'une loi permanente, d'une loi naturelle et divine que nous refusons absolument de lui reconnaître. L'ordre naturel tout entier proteste contre une telle conclusion. Ne voit-on pas partout, dans la nature, le *circulus vitalis* ne se perpétuer que par le double jeu de la naissance et de la mort (je suis venu au monde en pleurant, et chaque jour me dit pourquoi), les êtres ne se maintenir que par une *dévoration* mutuelle et l'évolution graduelle des organismes ne se faire,

en allant du moins au plus, de la simple monère jusqu'à l'homme, qu'au prix de la lutte et de l'effort ; alors qu'en même temps, la part de la peine et de la douleur augmente avec la sensibilité et l'intelligence, de telle sorte que, non seulement chez les animaux, mais aussi parmi les hommes, l'âme a d'autant plus à souffrir des luttes de l'existence qu'elle est plus élevée, plus délicate, plus éclairée, plus juste, plus aimante, plus humaine enfin et plus rapprochée de la perfection.

Où voit-on dans un tel ordre de choses quoi que ce soit qui ressemble à une finalité de bonheur ? Répondez, âmes aimantes, dont la vie n'a été qu'une immolation perpétuelle à un autre être, souvent indigne, et la négation même de votre bonheur personnel ? Et vous, soldats du devoir, victimes obscures tombées pour le culte de la famille, de la patrie ou de l'humanité, et vous aussi, vous surtout, pionniers de la pensée, martyrs de la vérité proclamée avant l'heure, qui mourez tous les jours suppliciés par la pensée désolante de l'idée méconnue et de l'œuvre stérile !.....

De quel droit et sur quel fondement donnerait-on le bonheur comme fin à la vie, alors que, partout et toujours, la vie terrestre, la seule que nous connaissions, ne nous en offre que l'ombre, et alors que la promesse du bonheur y est presque toujours la source d'une déception nouvelle ?

Non, non, le but de la vie n'est pas le bonheur, et c'est mentir aux hommes que leur en faire la promesse, soit sur la terre, soit ailleurs. Le but de la vie, manifesté par l'ordre même des choses dans le monde et la marche évolutive de la vie sur notre planète, c'est la perfection finale ; et le chemin qui mène les êtres à la perfection, c'est le progrès. Le chemin est long sans doute et la perspective paraît lointaine, mais la récompense est magnifique et le résultat certain. Il est certain ; car chaque pas que l'être fait, en montant les degrés d'une vie toujours grandissante, lui est un gage incontestable de son propre agrandissement. Il a acquis ainsi des facultés, des qualités, des puissances nouvelles qui lui appartiennent et lui serviront à monter plus haut, toujours plus haut sur l'échelle de la vie.

Le progrès, fatal d'abord, et ordonné dans le monde inconscient par une loi qui embrasse l'ensemble de la création planétaire, le progrès devient libre et volontaire chez l'être social doué de conscience et de raison. Avec l'état conscient, commence la responsabilité personnelle, et avec la responsabilité personnelle, commence

la sanction due à l'œuvre. L'homme recueillera dans ses renaissances successives le prix de ce qu'il aura semé. Il n'est pas un acte et pas un instant de son existence *actuelle* qui ne prépare son sort futur. Il sera ce qu'il se sera fait lui-même ; il aura le milieu qu'il se sera préparé. Il ne devra rien qu'à ses propres efforts, si ce n'est que, lié à un milieu antérieur et à ses semblables, il subit les conséquences de toutes les antériorités de ce milieu et la solidarité de toutes ses relations sociales ; bénéficiant des conquêtes faites par les générations qui l'ont précédé et chargé d'acquitter leurs dettes, d'expié leurs fautes, de réparer leurs erreurs, qui furent d'ailleurs les siennes dans des vies antérieures. Tel est *le péché originel* : il n'en est point d'autre. Il est tout entier dans l'héritage d'erreurs et d'ignorances que nos pères nous ont transmis avec les moyens de nous en racheter ; et ce sont ces moyens, ces facultés, ces puissances, que chacun de nous doit s'appliquer à augmenter, à l'aide de la science et du travail, par l'amour du prochain, le dévouement et la volonté incessante d'un progrès individuel et social, national et humanitaire, qui ne peut avoir d'autre terme que la vie parfaite, possédée et sentie dans sa plénitude, ce qui est l'équation de l'homme-humanité avec l'état divin, ou, selon la parole de Jésus, qui en représente l'image personnifiée, l'unification du fils avec le Père ; unification (et non pas *identification*), à laquelle tous les hommes sont appelés, à la condition de vivre en communion avec son saint Esprit, « tous pour chacun, chacun pour tous, » et s'appliquant ainsi à « devenir parfaits comme le Père céleste est parfait ».

Ch. FAUVETY.

L'ÂME ET SON ACTION SUR LA MATIÈRE

L'étude de l'âme a été abordée dès la plus haute antiquité. Sitôt que les hommes purent se créer quelques loisirs au milieu des occupations incessantes que leur imposait la nécessité d'assurer leur existence, ils firent de louables efforts pour arriver à connaître l'être intelligent qu'ils sentaient en eux. Nous ne rappellerons pas les divers systèmes imaginés par les anciens philosophes pour expliquer l'existence de l'âme ; cette revue rétrospective a été faite par de plus compétents que nous ; et, d'ailleurs, elle ne fournirait aucun élément utile à notre travail parce qu'aucune de ces théo-

ries n'était appuyée sur la connaissance scientifique des lois de nature.

I.

Nous dirons seulement quelques mots des croyances imposées sur cette matière par l'enseignement catholique, et nous tenons à les combattre dès le début parce qu'elles sont, selon nous, la cause principale de l'obscurité qui règne encore sur cette question. La religion que fondèrent dans la compression et dans le sang ceux qui se disaient les représentants du Christ ne pouvait laisser sans solution ce problème de la nature et des destinées de l'âme, et, comme toujours, ses ministres choisirent la théorie la plus propre à s'imposer aux masses par la terreur qu'elle inspirait : ici, comme dans les dogmes sur la création et la chute première, on s'appliqua à prêter à Dieu toutes les imperfections de l'homme ignorant et barbare, et on en fit un être fantasque et capricieux, sans règle ni lois, en proie à la colère, à la jalousie, à la haine ; toutes passions dont l'humanité était le jouet dans les temps néfastes, bien plus encore que de nos jours.

Donc, suivant le dogme catholique, l'âme est une substance immatérielle, intelligente et raisonnable, créée par Dieu à son image et infusée par lui dans le corps de tout enfant au temps voisin de sa naissance. Nous ne nous arrêterons pas à relever la contradiction qui existe entre cette définition de l'âme et la croyance au péché originel sur laquelle s'appuie l'édifice entier de la rédemption. Comment notre âme peut-elle être rendue responsable de la faute de nos premiers parents, puisqu'elle n'a été créée qu'au moment de notre naissance ? « Et cependant, nous disent les prêtres, cette souillure imprimée à notre âme par la désobéissance d'Adam et d'Eve est si grave, que, si elle n'est pas lavée par les eaux du baptême, nous ne jouirons jamais du bonheur des élus. » Voilà donc une faute dont nous sommes coupables sans y avoir participé ni de près ni de loin, et dont nous serons absous par des pratiques auxquelles notre intelligence et notre volonté resteront complètement étrangères. En vérité, peut-on rien imaginer de plus absurde, et ne faut-il pas singulièrement compter sur la crédulité humaine pour oser enseigner de pareilles insanités ?

Mais, nous le répétons, notre intention n'est pas d'insister sur ce point : il y a longtemps que ces erreurs ont été réfutées, et notre argumentation ne pourrait que reproduire les raisons con-

cluantes déjà tant de fois développées. Nous voulons simplement présenter quelques courtes observations se rapportant plus spécialement au point de vue sous lequel nous désirons étudier la question de l'âme. — On dit qu'à chaque corps nouveau qui se forme, Dieu crée une âme et l'y insuffle : nous remarquerons tout d'abord qu'il nous paraît surprenant qu'un des attributs les plus éminents de la divinité, la puissance créatrice, puisse être ainsi tenue en suspens et subordonnée à l'acte de reproduction matérielle de deux de ses créatures. Mais passons, car nous trouverons dans cette théorie bien d'autres sujets d'étonnement. Voilà donc une âme qui vient d'être créée par Dieu, et qui a mission de diriger l'évolution du petit corps et de présider à son développement. Comprenez-vous qu'un être qui n'a eu antérieurement aucun rapport avec la matière puisse tout à coup, par une sorte de science infuse, choisir et classer parmi ces éléments si variés ceux qui doivent concourir à la formation de cet organisme merveilleux, véritable foyer de vie, d'intelligence et d'amour ? D'où lui vient cette connaissance des lois qu'elle n'a jamais étudiées ? De Dieu, dira-t-on. — Mais alors je demanderai pourquoi ce Dieu, qui devrait n'avoir de préférence pour aucune de ses créatures, donne-t-il aux unes le privilège de la science, de la moralité et de la raison ; tandis qu'il laisse croupir les autres dans les bas-fonds inconscients de la matérialité ? Est-ce ainsi qu'on peut concevoir la justice distributive du Père commun de tous les êtres ? Très certainement la vérité ne doit pas être là parce que Dieu ne saurait être injuste ; et il le serait évidemment s'il se plaisait ainsi à combler de tous ses dons cette âme qui n'a rien fait pour les mériter ; tandis que l'atome de matière auquel elle a mission de commander restera dans un état éternel d'infériorité et d'inconscience, privé pour toujours des jouissances de toute nature réservées si partialement pour l'être intelligent et sensible.

D'ailleurs ce que nous connaissons de la marche des phénomènes naturels vient donner le plus éclatant démenti à cette affirmation gratuite. Nous savons tous que la nature progresse lentement dans ses créations ; elle a commencé par produire des êtres élémentaires de la plus grande simplicité, et elle s'est élevée successivement par de lentes améliorations aux formes les plus compliquées et en même temps les plus harmonieuses. C'est dans l'étude de ces transformations progressives qu'il faut rechercher les destinées de l'âme. C'est ce que nous allons essayer de faire, bien

persuadé que nous trouverons là les explications justes et rationnelles qu'on chercherait en vain dans les rêveries du dogme catholique.

II.

Si nous consultons les travaux des savants sur l'apparition des premiers organismes sur la terre, nous voyons que ces lointains ancêtres de tous les êtres vivants étaient constitués d'une façon excessivement simple. Ils consistaient en un petit amas de matière albuminoïde sans forme déterminée, dans lequel s'opérait incessamment un travail d'assimilation et d'élimination. La substance où il nageait était absorbée à la façon de l'eau dont une éponge s'imbibe, et la portion non assimilée était repoussée par une sorte de contraction de l'organisme entier; et cependant ce petit être, dont les amibes et les monères nous présentent de nos jours les spécimens les plus connus, vivait, se développait et donnait naissance à des individus semblables à lui. Tel est le premier essai bien rudimentaire des manifestations de la vie sur notre planète. Et, si nous pénétrons dans la constitution intime de ces protozoaires, nous trouvons qu'ils sont composés de petites cellules ou corps élémentaires, dont chacun est doué d'une vie et d'une sensibilité indépendante, de sorte qu'on peut détruire une de ces cellules sans que ses voisines paraissent se ressentir de sa suppression. Ces éléments microscopiques, qu'on retrouve chez tous les êtres vivants, naissent, croissent et se reproduisent tantôt par segmentation et tantôt par bourgeonnement : c'est une sorte d'association d'organismes particuliers dont le groupement constitue les organes nécessaires à l'entretien de la vie chez le végétal et chez l'animal.

Pour expliquer ce phénomène merveilleux de la vie intime et du groupement symétrique des cellules, la science nous dit qu'il est le résultat de l'action réciproque des forces physico-chimiques. Dans des conditions données d'humidité, de chaleur, d'électricité, ces forces entrent en jeu et construisent ces petits édifices organiques qui se développent et se propagent tant que le milieu n'est pas changé. En vain objecte-t-on que ces cellules paraissent avoir été constituées et réunies dans un but d'intérêt commun pour résister à l'action destructive du milieu ambiant; que leur association en organismes parfois si parfaits semble manifester une pensée intelligente, une unité de vues qu'il est difficile d'attribuer

aux forces aveugles de la nature. Les matérialistes nous répondent : « Montrez-nous cette intelligence qui, d'après vous, dirige les évolutions de la vie, et alors nous y croirons ; jusqu'à présent nous ne voyons que la matière et les forces qui la régissent, et nous sommes bien obligés de les considérer comme la cause unique des effets que nous constatons. »

Eh bien ! à notre avis, ce raisonnement de la science matérialiste n'a pas la valeur qu'on veut bien lui prêter. Si elle eût suivi l'atome matériel dans ses transformations presque infinies ; si elle eût analysé toutes les forces qui agissent dans le cosmos, oh ! alors elle pourrait nous dire : « Nous connaissons tout, nous avons scruté toutes les parties de l'univers, et arraché tous ses secrets à la nature ; il n'y a absolument que ce que nous y avons trouvé : la matière sous ses diverses formes, solide, liquide et gazeuse, et les forces avec leurs manifestations multiples, chaleur, lumière, électricité, magnétisme. » — Mais, malheureusement pour les matérialistes ou plutôt pour leurs théories, leurs instruments ne sont pas assez parfaits pour avoir tout perçu et tout analysé dans l'immensité des mondes. Il y avait d'abord l'éther, ce fluide impalpable dont ils avaient dû admettre l'existence pour expliquer les phénomènes caloriques et lumineux, sans en pouvoir saisir la moindre particule dans leurs laboratoires ; plus tard est venue la matière radiante que M. Crookes nous a montrée dans ses merveilleuses et si délicates expériences ; et il semble résulter des phénomènes qu'il a fait passer sous nos yeux, que plus la matière est divisée, plus elle acquiert d'énergie et de puissance. Cela doit donner à réfléchir aux savants ; et peut-être plus d'un a-t-il tremblé devant les conséquences de ces découvertes, et répété intérieurement le mot qu'un de ses prédécesseurs en autoritarisme scientifique prononçait à propos des expériences magnétiques : « Si ces faits étaient vrais, ils détruiraient la moitié des connaissances physiologiques. » (Paroles de Castel à la séance du 28 juin 1831 de l'Académie des sciences, où on examinait la question du magnétisme).

Pour nous, qui n'avons pas de parti pris, qui désirons au contraire que la science s'engage hardiment dans l'étude des infiniment petits et de l'invisible, où l'attendent certainement des surprises qui laisseront bien loin les découvertes les plus merveilleuses, nous allons donner notre explication sur ces phénomènes vitaux en nous efforçant de démontrer qu'ils ont

pour cause première l'action du principe spirituel : et nous nous estimerions heureux si les quelques réflexions qu'on va lire avaient la bonne fortune d'éveiller l'attention de quelqu'un de ces savants dont nous sollicitons le concours de tous nos vœux, malgré leurs préventions si peu justifiées.

III.

Nous sommes persuadé qu'il existe dans l'univers une substance différente de toutes celles dont on a constaté scientifiquement l'existence : elle est tellement subtile que, de même que ce qu'on nomme les forces, elle est intimement unie à la matière, et a pour mission de réagir sur elle pour la transformer et amener son évolution progressive : c'est cette substance que nous désignons sous le nom d'élément spirituel.

La matière, nous le savons, est inerte par elle-même, c'est-à-dire qu'elle ne saurait changer de manière d'être sans l'action d'une force étrangère ; ainsi l'atome matériel en repos ne peut entrer en mouvement que par suite d'une impulsion extérieure. Eh ! bien, c'est le principe spirituel qui sert de propulseur et de régulateur à la matière. C'est lui qui engendre le mouvement et le communique aux atomes matériels. De même que Dieu est le moteur suprême de l'univers, de même l'élément spirituel individualisé est le premier moteur de ce microcosme qu'on nomme la molécule matérielle. Et c'est pour cela que nous voyons constamment l'esprit uni à la matière, même dans les manifestations les plus élémentaires de la vie. L'atome matériel ne doit pas rester indéfiniment dans cet état d'infériorité et d'inconscience dont nous avons parlé plus haut. Il faut qu'il progresse en modifiant ses propriétés premières et qu'il acquière des facultés d'un ordre plus élevé. C'est une créature de Dieu dont la destinée consiste à monter vers lui par le travail et participer plus tard d'une façon consciente à l'œuvre immense de la création. C'est pour cela que la matière doit se spiritualiser ; et, pour atteindre ce but, il est nécessaire qu'elle reste longtemps en contact avec l'élément spirituel, qu'elle soit élaborée par lui et divisée en ses éléments constitutifs dont chacun, pris en particulier et arrivé au degré de subtilité voulue, sera l'objet d'un travail spécial ayant pour conséquence de le rendre entièrement docile aux impulsions de l'âme dirigeante.

Telle est, nous le croyons, l'explication logique de cette association du principe spirituel avec la matière ; voilà pourquoi les premières manifestations de la vie sur les planètes sont si rudimentaires ; ce sont pour ainsi dire de grossières ébauches qui feront place à des créations plus parfaites à mesure que la matière deviendra plus facilement maniable par l'esprit. C'est dans ce but que les âmes s'associent entre elles ; chacune servant de centre d'attraction à une de ces cellules dont la réunion constitue les organismes végétaux et animaux. Avec l'expérience acquise dans les combinaisons variées à l'infini auxquelles elles ont été mêlées, ces âmes savent choisir et attirer à elles les éléments matériels suffisamment élaborés pour leur obéir ; elles s'en forment comme une enveloppe fluidique d'une très grande subtilité, et le mouvement incessant des atomes dans ce petit groupe a pour résultat de former un courant qui sollicite les particules de matière de plus grande dimension, et les met, pour ainsi dire, à la disposition de l'âme. Celle-ci, à l'aide de son instrument fluidique, pénètre ces particules, en dissocie les atomes, en isole un certain nombre qui vont se grouper avec leurs congénères et augmenter son corps éthéré. Et ces atomes, après avoir concouru à la formation et à l'entretien des organes, suivront les âmes dans les espaces, et serviront entre elles de moyen de communication en recevant et transmettant tour à tour les impressions les plus diverses. Et à mesure qu'une plus grande quantité d'atomes sera ainsi spiritualisée sur un monde, les formes des êtres vivants iront sans cesse en se perfectionnant ; et les âmes, grâce à ces collaborateurs qu'elles se seront données par leur travail, verront insensiblement diminuer les difficultés de leur tâche ; et, leur œuvre prenant chaque jour des proportions plus étendues, il arrivera un moment où les créations matérielles les plus harmonieuses s'accompliront avec une facilité merveilleuse, sans aucun effort de l'esprit et par un simple acte de sa volonté.

Nous voilà bien loin des doctrines catholiques et de l'ostracisme dont elles frappent la matière contrairement à toutes les règles de l'équité. Nous désirerions suivre la matière dans sa marche vers la spiritualité et démontrer que les diverses forces : lumière, chaleur, électricité, ne sont que la manifestation sensible de ses modifications successives pour passer à l'état d'esprit. Mais ce travail nous entraînerait trop loin et dépasserait les limites que nous nous sommes tracées dans cet article : peut-être le repren-

drons-nous bientôt. En attendant, qu'il nous soit permis de faire remarquer que cette façon d'envisager les phénomènes naturels et leurs conséquences nous paraît donner une haute idée de la justice et de la sagesse de Dieu, qui impose à l'esprit la tâche fraternelle d'aider les êtres inférieurs à se débarrasser des imperfections de la matière et à revêtir l'intelligence et la conscience, à l'aide desquels, ils peuvent, dans la plénitude de leurs facultés, collaborer librement à l'œuvre de la création.

(CÉPHAS), L. de MONTAUT.

LE PSYCHISME

Sous ce titre, nous trouvons dans une Revue qui s'appelle *l'Esprit positif*(1), après s'être appelée *l'Eglise Unitaire*, et qui se publie à Marseille, une étude assez curieuse sur les phénomènes d'incarnation rapportés par William Crookes. L'auteur de ce travail n'est autre que le directeur de cette même Revue et son unique rédacteur, M. Alexandre Chaseray. M. Chaseray est à la fois un esprit religieux et un caractère très positif, qui, tout en repoussant tous les cultes du passé et toutes les conceptions surnaturalistes, croit fermement à la nécessité d'un lien religieux et affirme, pour son compte, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Il se défend d'être spirite, mais se montre très sympathique au spiritisme, dont il attend la démonstration positive de cette immortalité en laquelle il espère, et, comme les spirites, il professe que l'âme ne peut se concevoir sans une forme corporelle, (le Perisprii), de nature très subtile sans doute, mais parfaitement objective et constituant à l'Esprit immortel, au moi, à la personne qui s'est dépouillée par la mort de son corps terrestre, un organisme lui permettant d'établir des rapports avec le milieu éthéréen (*erratique*) où elle est appelée à vivre, comme aussi sans doute avec les êtres qui se trouvent dans certaines conditions. Il ne nie donc pas, *à priori*, la possibilité des relations entre les vivants et les morts, ou plus exactement entre les incarnés et les désincarnés, puisqu'il attribue

(1) *L'Esprit Positif*, revue des nouvelles idées philosophiques et religieuses, Dr Alexandre Chaseray. — A Marseille, librairie Laffitte, rue Paradis, n° 1. — A Paris, sous les galeries de l'Odéon et à la Librairie des Sciences psychologiques, rue des Petits-Champs, n° 5. Prix du n°, 30 centimes.

à ceux-ci comme à ceux-là un organisme psychique qui leur est commun. M. Chaseray s'abstient de se prononcer sur la réalité de phénomènes, dont il n'a pas été témoin. C'est son droit. Il reconnaît cependant qu'il n'est guère possible de les mettre en doute, en présence des témoignages qui se produisent de tous côtés. Acceptant comme vrais et bien observés les faits rapportés par le savant chimiste William Crookes, il essaie de les expliquer par une théorie psychique, qui consisterait à ne voir, par exemple, dans l'apparition de Katie, dont Crookes a si exactement constaté l'individualité, la figure, les formes charnelles, la taille, le poids, la parole et l'intelligence, qu'une émanation de l'âme du médium (Florence Cook) et comme un dédoublement de celui-ci. Nous laissons la parole à l'auteur de cette explication. Bien que la plupart des lecteurs de ce bulletin aient leur conviction faite sur la question, il nous a semblé bon de reproduire cette tentative d'explication, quelque peu satisfaisante qu'elle puisse paraître, après toutes les preuves qui ont été données de la réalité objective des Esprits. Ce bulletin doit rester ouvert à toutes les contradictions qui peuvent se présenter sous le couvert de la raison et de la science. Il est l'organe d'une Société d'investigations et de recherches, et non pas d'une église fermée à tous ceux qui ne partagent pas les croyances de la majorité. Point d'orthodoxie, point d'infailibilité: le progrès par la liberté, telle est et sera toujours sa devise !

LE PSYCHISME.

« Nous avons plusieurs fois parlé des phénomènes psychiques, et donné à entendre que nous fondions sur eux l'espoir d'arriver, prochainement, à une démonstration positive de l'âme et de sa persistance après la destruction de l'organisme.

« Pour les spirites, disions-nous, le problème est résolu, puisqu'ils prétendent — de très bonne foi et non sans apparence de raison — que les âmes des morts entrent en relation avec les vivants, et produisent tous les phénomènes de médiumnité. Mais nous voulons nous maintenir sur le terrain du Psychisme, avec la plupart des savants qui se sont occupés de ces phénomènes et en ont constaté la réalité. Les résultats de nos propres expériences nous conduisent, en effet, à adopter la théorie de la force psychique, énoncée à peu près en ces termes par M. Serjeant Cox, savant jurisconsulte et philosophe anglais :

« Dans certaines conditions, encore imparfaitement fixées, et à distance du corps de certaines personnes douées d'une organisation nerveuse spéciale, il se manifeste une force qui, sans l'intermédiaire des muscles, exerce une action, produit visiblement le

mouvement de corps solides et y fait résonner des sons... De même que l'organisme lui-même est mù et dirigé intérieurement par une force: Ame, Esprit ou Intelligence (donnez-le nom qu'il vous plaira), de même, il est raisonnable de conclure que la force, qui produit le mouvement au delà des limites du corps, est la même qui le produit en dedans de ses limites.... C'est à cette force que j'ai donné le nom de « Force psychique, » parce qu'elle prend, selon moi, sa source dans l'âme ou l'intelligence de l'homme... Je ne prétends pas affirmer que cette force ne puisse pas être quelquefois saisie et dirigée par quelque autre intelligence.... La différence entre les partisans de la force psychique et ceux du spiritualisme (lisez spiritisme) (1) consiste en ceci: — Nous soutenons qu'on n'a point encore prouvé d'une manière suffisante qu'il existe un agent de direction autre que l'intelligence du médium, tandis que les spiritualistes (lisez spirites) acceptent comme article de foi que les esprits des morts sont les seuls agents de la production de tous les phénomènes. »

*
**

« La distinction entre le spiritisme et le psychisme étant ainsi bien établie, nous allons exposer brièvement, pour l'interpréter ensuite, le fait de médiumnité le plus extraordinaire et en même temps le plus authentique qui soit parvenu à notre connaissance. Ce fait résulte d'expériences poursuivies pendant plusieurs mois par M. Crookes avec le médium Florence Cook. Nous renverrons, pour de plus grands détails, à la traduction de l'ouvrage du savant anglais: *Recherches sur les phénomènes du Spiritualisme* (2), d'où nous avons tiré ce qui suit :

« Mlle Florence Cook venait chez M. Crookes; elle y demeurait quelquefois une semaine entière. « Elle n'apportait avec elle, dit M. Crookes, qu'un petit sac de nuit, ne fermant pas à clef; pendant le jour elle était constamment en compagnie de Mme Crookes, de moi-même ou de quelque autre membre de ma famille... J'ai préparé et disposé moi-même ma bibliothèque ainsi que le cabinet noir; et, d'habitude, après que Mlle Cook avait dîné et causé avec nous, elle se dirigeait droit au cabinet... On baissait le gaz, et on laissait Mlle Cook dans l'obscurité. »

« C'est alors qu'avait lieu l'apparition de la forme Katie. Elle soulevait le rideau, qui séparait la pièce où était Mlle Cook endormie de celle où se trouvaient les spectateurs, et se montrait vêtue d'une robe blanche. Elle causait, se laissait toucher. Une fois M. Crookes lui demanda la permission de la prendre dans ses bras, « en gentleman », elle y consentit, et il acquit ainsi la conviction qu'elle était « un être aussi matériel que Mlle Cook elle-même. »

« M. Crookes désirait voir en même temps le médium et l'apparition; car, lorsqu'on pénétrait dans le cabinet avec une lampe, on ne voyait plus Katie. M. Crookes imagina d'expérimenter avec une lampe à phosphore et, après plusieurs tentatives infructueuses, il réussit un soir à voir Mlle Cook accroupie sur le plancher et comme insensible et Katie

(1) Les Anglais n'ont pas de terme spécial pour désigner ce que nous entendons par *spiritisme*.

(2) *Recherches sur les phénomènes du spiritualisme* par William Crookes F. R. S. membre de la Société royale de Londres. Se trouve à Paris, à la Librairie des Sciences psychologiques, rue des Petits-Champs, prix 3 fr. 50, franco.

debout derrière elle. Il put même, un autre soir, les photographier ensemble à la lumière électrique.

« J'ai, dit-il, la certitude la plus absolue que Mlle Cook et Katie sont deux individualités distinctes, du moins en ce qui concerne leurs corps... Katie est plus grande, a la peau plus douce, le teint plus blanc... La chevelure de Mlle Cook est d'un brun si foncé qu'elle paraît presque noire ; une boucle de celle de Katie, qui est là, sous mes yeux, et qu'elle m'avait permis de couper au milieu de ses tresses luxuriantes, après l'avoir suivie de mes propres doigts jusque sur le haut de sa tête et m'être assuré qu'elle y avait bien poussé, est d'un riche châtain doré. Un soir, je comptai les pulsations de Katie : son pouls battait régulièrement 75, tandis que celui de Mlle Cook, peu d'instants après, atteignait 90, son chiffre habituel. En appuyant mon oreille sur la poitrine de Katie, je pouvais entendre un cœur battre à l'intérieur, et ses pulsations étaient encore plus régulières que celles du cœur de Mlle Cook, lorsque, après la séance, elle me permettait la même expérience. Eprouvés de la même manière, les poumons de Katie se montrèrent plus sains que ceux de son médium, car, au moment où je fis mon expérience, Mlle Cook suivait un traitement pour un gros rhume... Dans les façons et manières de s'exprimer, il y a aussi bien des différences... La photographie est aussi impuissante à dépeindre la beauté parfaite du visage de Katie, que les mots le sont eux-mêmes à décrire le charme de ses manières. »

« Katie fit ses adieux dans la séance du 21 mai 1874. M. Crookes laisse ici la parole à un rédacteur du journal *the Spiritualist*, qui assistait à cette dernière séance :

« Katie accepta un bouquet de M. Tapp et quelques lys de M. Crookes... Katie invita M. Tapp à délier le bouquet et à poser les fleurs devant elle sur le plancher ; elle s'assit alors à la manière turque et nous pria tous d'en faire autant autour d'elle. Elle partagea les fleurs et donna à chacun de nous un petit bouquet qu'elle entourait d'un ruban bleu. Elle écrivit aussi des lettres d'adieu à quelques-uns de ses amis, en les signant « Annie Owen Morgan » et en disant que c'était son vrai nom pendant sa vie terrestre... Katie prit des ciseaux, coupa une mèche de ses cheveux et en donna à tous une large part. Elle prit ensuite le bras de M. Crookes, fit le tour de la chambre et serra la main de chacun. Katie s'assit de nouveau, coupa plusieurs morceaux de sa robe et de son voile dont elle fit des cadeaux... On lui demanda si elle pourrait réparer le dommage ainsi qu'elle l'avait fait en d'autres occasions. Elle présenta alors la partie coupée à la lumière, frappa un coup dessus, et à l'instant cette partie fut aussi complète et aussi nette qu'auparavant... Elle parut alors fatiguée et disait tristement que sa force disparaissait ; qu'elle désirait s'en aller ; elle réitéra à tous ses adieux de la manière la plus affectueuse... Tandis qu'elle dirigeait vers ses amis un dernier regard grave et pensif, elle laissa tomber le rideau et devint invisible. On l'entendit réveiller le médium qui la pria, en sanglotant, de rester encore un peu ; mais Katie lui dit : — Ma chère, je ne le puis. Ma mission est accomplie, que Dieu te bénisse ! — Et nous entendîmes le son de son baiser d'adieu. Le médium se présenta alors au milieu de nous entièrement épuisé et profondément consterné. »

La fin au prochain numéro.

Le Gérant : H. JOLY.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES



DÉMONSTRATION POSITIVE DE L'EXISTENCE DE DIEU

CINQUIÈME LEÇON

CONCEPTION GÉNÉRALE

Explications préliminaires. Notre conception du monde.

Quand nous parlons, quand nous écrivons, nous nous préoccupons surtout d'être clair. Ayant à dire des choses utiles à tous, nous voudrions être compris de tous. Aussi avons-nous soin de définir, d'expliquer les mots techniques ou les termes généraux dont nous nous servons. Malheureusement, il en est qu'il ne suffit pas d'expliquer et de définir. Ainsi ces expressions « conception du monde », « conception générale, » élémentaires en philosophie, ne nous semblent pas — tant l'instruction philosophique est nulle ou négligée de nos jours ! — arriver bien clairement à l'esprit de nos contemporains, alors même qu'ils ont fait leurs classes et passé leurs baccalauréats. Nous nous serions sans doute mieux fait comprendre si nous avions employé un terme équivalent, qui n'aurait exprimé notre pensée que *par à peu près*, mais qui, du moins, aurait été saisi par tout le monde. Nous voulons parler du mot *Catéchisme*. Et, en vérité, c'est bien de catéchisme qu'il s'agit ; car, en préparant la formule d'une conception générale en rapport avec le degré de développement de l'esprit humain et les besoins de la vie morale, nous ne faisons que poser les bases du catéchisme laïque à enseigner à nos enfants. « *Posteris, posteris, vestra res agitur!* » Oui, c'est bien du sort de ceux qui viendront après nous que nous nous occupons ici et du salut social.

Chacun, en pays chrétien, a appris son catéchisme. Eh bien, ce catéchisme, enseigné à tous les adolescents de l'un et de l'autre sexe,

debout derrière elle. Il put même, un autre soir, les photographier ensemble à la lumière électrique.

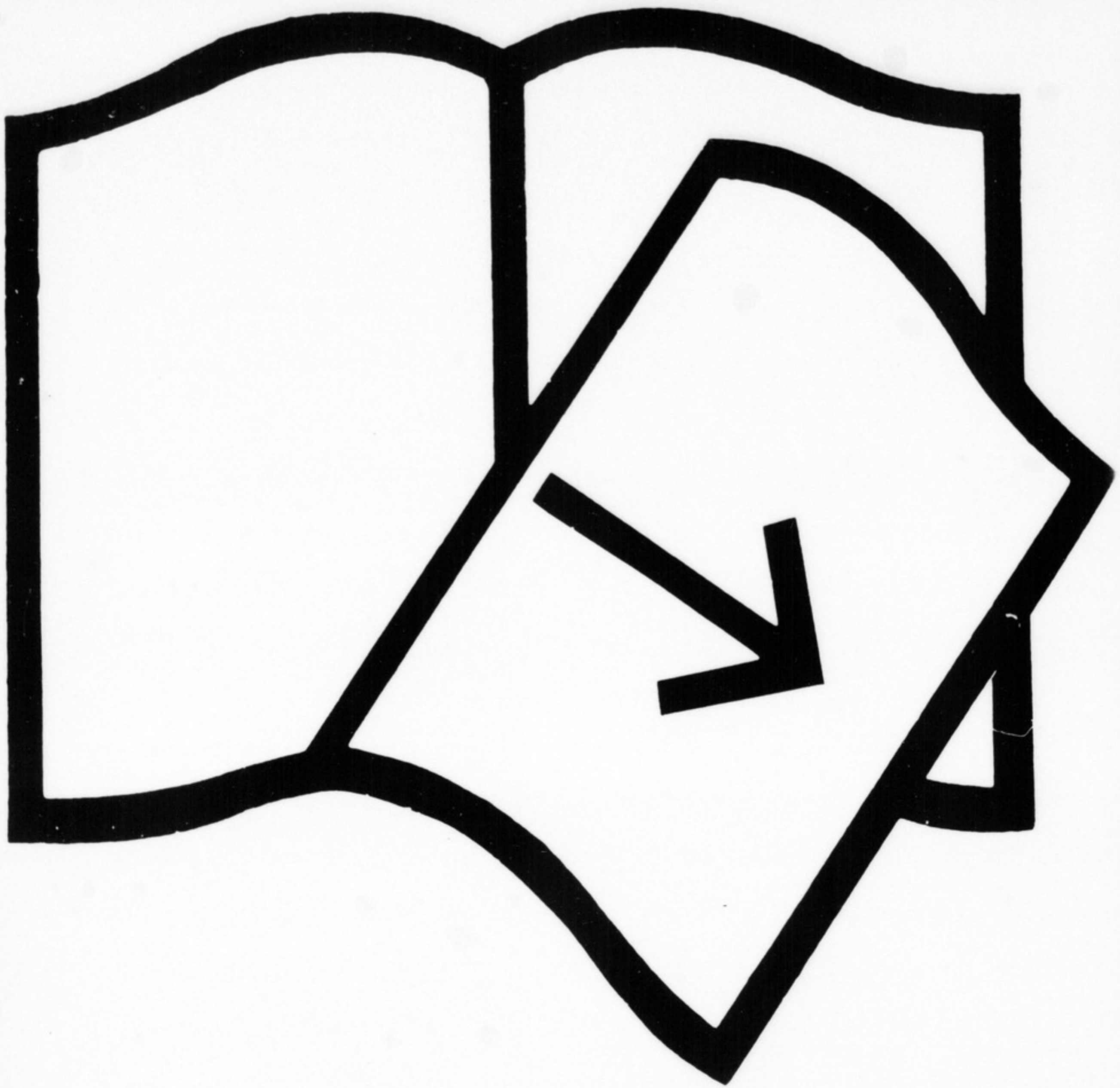
« J'ai, dit-il, la certitude la plus absolue que Mlle Cook et Katie sont deux individualités distinctes, du moins en ce qui concerne leurs corps... Katie est plus grande, a la peau plus douce, le teint plus blanc... La chevelure de Mlle Cook est d'un brun si foncé qu'elle paraît presque noire ; une boucle de celle de Katie, qui est là, sous mes yeux, et qu'elle m'avait permis de couper au milieu de ses tresses luxuriantes, après l'avoir suivie de mes propres doigts jusque sur le haut de sa tête et m'être assuré qu'elle y avait bien poussé, est d'un riche châtain doré. Un soir, je comptai les pulsations de Katie : son pouls battait régulièrement 75, tandis que celui de Mlle Cook, peu d'instant après, atteignait 90, son chiffre habituel. En appuyant mon oreille sur la poitrine de Katie, je pouvais entendre un cœur battre à l'intérieur, et ses pulsations étaient encore plus régulières que celles du cœur de Mlle Cook, lorsque, après la séance, elle me permettait la même expérience. Eprouvés de la même manière, les poumons de Katie se montrèrent plus sains que ceux de son médium, car, au moment où je fis mon expérience, Mlle Cook suivait un traitement pour un gros rhume... Dans les façons et manières de s'exprimer, il y a aussi bien des différences... La photographie est aussi impuissante à dépeindre la beauté parfaite du visage de Katie, que les mots le sont eux-mêmes à décrire le charme de ses manières. »

« Katie fit ses adieux dans la séance du 21 mai 1874. M. Crookes laisse ici la parole à un rédacteur du journal *the Spiritualist*, qui assistait à cette dernière séance :

« Katie accepta un bouquet de M. Tapp et quelques lys de M. Crookes... Katie invita M. Tapp à délier le bouquet et à poser les fleurs devant elle sur le plancher ; elle s'assit alors à la manière turque et nous pria tous d'en faire autant autour d'elle. Elle partagea les fleurs et donna à chacun de nous un petit bouquet qu'elle entourait d'un ruban bleu. Elle écrivit aussi des lettres d'adieu à quelques-uns de ses amis, en les signant « Annie Owen Morgan » et en disant que c'était son vrai nom pendant sa vie terrestre... Katie prit des ciseaux, coupa une mèche de ses cheveux et en donna à tous une large part. Elle prit ensuite le bras de M. Crookes, fit le tour de la chambre et serra la main de chacun. Katie s'assit de nouveau, coupa plusieurs morceaux de sa robe et de son voile dont elle fit des cadeaux... On lui demanda si elle pourrait réparer le dommage ainsi qu'elle l'avait fait en d'autres occasions. Elle présenta alors la partie coupée à la lumière, frappa un coup dessus, et à l'instant cette partie fut aussi complète et aussi nette qu'auparavant... Elle parut alors fatiguée et disait tristement que sa force disparaissait ; qu'elle désirait s'en aller ; elle réitéra à tous ses adieux de la manière la plus affectueuse... Tandis qu'elle dirigeait vers ses amis un dernier regard grave et pensif, elle laissa tomber le rideau et devint invisible. On l'entendit réveiller le médium qui la pria, en sanglotant, de rester encore un peu ; mais Katie lui dit : — Ma chère, je ne le puis. Ma mission est accomplie, que Dieu te bénisse ! — Et nous entendîmes le son de son baiser d'adieu. Le médium se présenta alors au milieu de nous entièrement épuisé et profondément consterné. »

La fin au prochain numéro.

Le Gérant : H. JOLY.




Documents manquants (pages, cahiers...)

NF Z 43 120-13

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES



DÉMONSTRATION POSITIVE DE L'EXISTENCE DE DIEU

CINQUIÈME LEÇON

CONCEPTION GÉNÉRALE

Explications préliminaires. Notre conception du monde.

Quand nous parlons, quand nous écrivons, nous nous préoccupons surtout d'être clair. Ayant à dire des choses utiles à tous, nous voudrions être compris de tous. Aussi avons-nous soin de définir, d'expliquer les mots techniques ou les termes généraux dont nous nous servons. Malheureusement, il en est qu'il ne suffit pas d'expliquer et de définir. Ainsi ces expressions « conception du monde », « conception générale, » élémentaires en philosophie, ne nous semblent pas — tant l'instruction philosophique est nulle ou négligée de nos jours ! — arriver bien clairement à l'esprit de nos contemporains, alors même qu'ils ont fait leurs classes et passé leurs baccalauréats. Nous nous serions sans doute mieux fait comprendre si nous avions employé un terme équivalent, qui n'aurait exprimé notre pensée que *par à peu près*, mais qui, du moins, aurait été saisi par tout le monde. Nous voulons parler du mot *Catéchisme*. Et, en vérité, c'est bien de catéchisme qu'il s'agit ; car, en préparant la formule d'une conception générale en rapport avec le degré de développement de l'esprit humain et les besoins de la vie morale, nous ne faisons que poser les bases du catéchisme laïque à enseigner à nos enfants. « *Posteris, posteris, vestra res agitur!* » Oui, c'est bien du sort de ceux qui viendront après nous que nous nous occupons ici et du salut social.

Chacun, en pays chrétien, a appris son catéchisme. Eh bien, ce catéchisme, enseigné à tous les adolescents de l'un et de l'autre sexe,

par les soins du clergé de toutes les Eglises chrétiennes, n'est pas autre chose que l'expression d'une conception générale propre au christianisme, et c'est l'enseignement de cette conception, transmis ainsi de génération en génération et inculqué dans les âmes, qui a maintenu la société chrétienne et la maintient encore, tout en gênant son essor et faisant obstacle à son développement.

Nous pouvons sans doute aujourd'hui, du haut d'une raison plus éclairée, déclarer infantine et erronée, en bien des points, la conception du monde, de l'homme et de la vie professée par les catéchismes chrétiens, et par le tout de l'enseignement ecclésiastique. Nous pouvons trouver qu'une telle nourriture spirituelle est aussi insuffisante pour une société, quelque peu éclairée et majeure, que pourrait l'être, pour le corps d'un homme fait, le lait propre à la première enfance; mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a là un enseignement moral pour toute la conduite de la vie, que c'est le seul que reçoivent encore les foules humaines, que c'est à cette source que se sont abreuvées, durant quinze ou dix-huit siècles, de nombreuses populations à peine émergées de la barbarie, et il est permis de se demander si cette nourriture spirituelle, tout insuffisante qu'elle est, et répugnante au goût, au bon sens, à la Raison, n'est pas encore préférable à cette absence de toute direction, de toute foi, de tout but à atteindre, de tout mobile de moralité, de toute sanction ultra-terrestre donnée aux actes; en un mot à cet état de trouble et de vacuité où se trouve l'esprit de l'homme dépourvu de toute conception générale, sous le règne d'une science qui, en étendant sans cesse l'empire de l'homme sur la matière et augmentant ainsi ses moyens de destruction et de jouissance, se montre incapable de susciter en lui ces vertus privées, civiques et humanitaires, ces forces morales aussi nécessaires à la vie croissante et à la paix de l'âme humaine qu'à l'ordre social et au progrès de l'humanité.

* * *

Notre œuvre de génération part de cette double pensée :

1° Que l'ancienne conception surnaturaliste est épuisée, a fait son temps, ne peut plus rien pour les sociétés humaines, fait obstacle au progrès des esprits, à l'amélioration des consciences, mais qu'elle persistera dans les mœurs et dans les institutions tant qu'elle n'aura pas été remplacée par une conception nouvelle;

2° Que les sciences naturelles et sociales sont assez avancées pour que, fécondées par la raison et devenues philosophie, celle-ci puisse fournir à l'esprit humain l'esquisse de la conception générale du monde et de la vie d'où doit sortir l'ordre nouveau.

Il faut bien du temps pour édifier sur un nouveau plan et susciter ce que nous appelons l'ordre nouveau. Voilà des siècles que nos grands morts y travaillent par les divers modes de l'activité humaine ; les uns par la science et ses découvertes ou par la philosophie et ses spéculations ; les autres par la religion et ses hérésies, par l'art, par l'industrie, par la critique, par la littérature et la poésie, par les luttes héroïques et trop souvent sanglantes pour la liberté, pour l'ordre, pour le progrès, pour l'égalité, pour la justice ! Mais quand le champ de l'idée a été remué en tous sens et que la semence a pénétré dans le for intérieur des consciences, il n'y a plus qu'à accoucher les âmes pour en faire surgir *la foi nouvelle*.

Il est des époques où l'idéal divin prend corps et se réalise. Nous sommes à l'une de ces époques.

Mais il doit être bien entendu par tous qu'il n'y a, dans ce fait, rien qui ressemble à une révélation miraculeuse.

Tout idéal, pour devenir vivant et populaire, a dû être porté dans les flancs de l'humanité. Il en sort, quand son heure est venue, appelé par les aspirations des plus avancés ; mais ayant à se faire péniblement sa place dans un milieu déjà occupé et généralement hostile, quoique préparé par les synthèses mêmes qu'il vient remplacer et dont il saura bien, dans sa marche ascendante, s'assimiler les éléments utiles. C'est ainsi que se sont produites toutes les prétendues révélations, et que se sont construites les synthèses sociales venues à la suite. Il n'y avait là d'autre miracle que celui qui se fait éternellement sous nos yeux, le miracle de la pensée créatrice se manifestant dans un milieu disposé à la recevoir et se développant à l'aide des éléments propres au milieu où elle s'est implantée.

Ce fut le malheur des anciennes conceptions religieuses d'avoir été attribuées à une intervention extérieure au monde et à ses lois, parce qu'alors les hommes, qui en firent l'objet de leur foi, se croyant en possession de la vérité absolue, en conclurent qu'ils avaient le droit et même le devoir de l'imposer aux autres. Intolérance et révélation sont inséparables.

Heureusement le temps des révélations surnaturelles est passé.

C'est à sa raison éclairée par une science toujours grandissante que l'homme demande la divulgation des mystères du Cosmos, des lois de la conscience et du but de la vie. Sans doute il a besoin, et peut-être plus qu'aux âges d'enfance des sociétés, de nourriture spirituelle. Mais cette nourriture, nécessaire à la vie du cœur et de l'intelligence, l'homme du dix-neuvième siècle ne veut la demander qu'à un idéal qui, pour ne lui être transmis par aucune voie miraculeuse, n'en sera pas moins une source de progrès et de moralisation, s'il est fécondé par une foi libre, éclairée, rationnelle, scientifique.

Répétons encore qu'une conception générale n'étant qu'une explication sommaire et « comme un jugement synthétique porté à *posteriori* sur l'ensemble des choses, sensibles ou intelligibles, ne peut avoir rien d'absolu. Œuvre toute humaine, par conséquent faillible, imparfaite et toujours incomplète, elle offre cet immense avantage de rester progressive avec l'esprit humain et de pouvoir toujours être raturée, amendée, complétée, remplacée au besoin par une autre mieux en rapport soit avec la science, soit avec les croyances ou le degré de développement des populations.

Celle que nous proposons aujourd'hui est aussi impersonnelle que possible. Bien qu'elle soit le fruit de longues méditations, il nous semble qu'elle n'est point nôtre et n'appartient proprement à personne, étant l'expression des conquêtes antérieures de l'humanité, et comme un produit de la sagesse antique dépouillée des voiles du symbolisme, en même temps que la conséquence logique des découvertes de la science moderne. Cependant il est impossible à un cerveau humain de *formuler* un jugement, quel qu'il soit, et de produire une œuvre intellectuelle sans y associer les *formes* de sa propre subjectivité. Peu importe, d'ailleurs ! Une seule chose importe, c'est la vérité. Et comme, à côté du nôtre, d'autres essais d'explication générale ne manqueront pas de se produire, on peut espérer que le départ se fera de ce qu'il peut y avoir d'erroné dans notre explication comme dans celles qui lui seront opposées et qu'il se formera un fond commun de vérités assimilables. Ce fond commun du reste existe déjà. L'esprit humain possède, à notre époque, un certain nombre de faits, de principes et de notions positives ou négatives qui se retrouveront désormais à la base de toute conception du monde physique et du monde moral et qui seront comme les fondements et les pierres d'angle de l'édifice à construire. Nous n'en citerons qu'une preuve : Qu'est-ce qui pourrait, par exemple, proposer aux hommes du dix-neuvième siècle une explication de

ce qui est, d'où ne serait pas exclu le miracle et qui n'affirmerait pas tout d'abord l'ordre cosmique assuré par des lois incommutables?..

Ajoutons enfin qu'au delà de nos certitudes, au delà des principes évidents et des faits acquis à la science, sur lesquels tout le monde peut se mettre à peu près d'accord, il y a le champ bien autrement vaste du possible, de l'analogie, de l'hypothèse, qui appartient aux opinions, aux croyances et qui contribue aussi, pour une bonne part, à constituer la foi de chacun. La foi est une création toute personnelle et subjective. Il serait à désirer que chaque homme fût assez éclairé pour se faire sa foi. La meilleure conception sera celle qui saura amener ce résultat et n'y fera aucun obstacle. Celle-là aura réalisé la liberté de conscience sans dissoudre le lien religieux, en apprenant aux hommes que l'âme humaine ne risque pas de s'égarer dans le bleu infini, si en partant de la science positive et des principes éternels, elle ne s'attache qu'à un idéal accepté par la raison de chacun et capable d'aider à son amélioration personnelle comme à celle de ses semblables, à l'élévation des autres êtres et au bien de l'humanité.

* * *

Notre conception du monde.

Notre conception du monde étant destinée à nous inspirer nos opinions, nos croyances et à déterminer notre conduite dans la vie, doit être assez *générale*, assez compréhensive pour embrasser l'ensemble de nos rapports ; de façon à expliquer à la fois *le monde physique, le monde moral et la Raison des choses*, en d'autres termes : LA NATURE et LA VIE, L'HOMME et DIEU.

En voici la formule :

Le monde physique ou plutôt les mondes, le Cosmos, l'UNIVERS compris comme l'ensemble des choses, comme la somme inconnue des êtres et leurs rapports, nous représente un tout harmonique animé, organisé, vivant, et tout à la fois, un et divers, un et multiple.

Si jugeant, par notre planète, du reste de l'univers, on admet avec nous que les autres mondes sont, comme la terre, habités par des multitudes d'êtres vivants, on est amené à considérer l'univers comme *un immense organisme constitué par la république des êtres en vue d'une finalité voulue par une raison éternelle.*

* * *

Nous ne connaissons les êtres que dans leurs formes matérielles, dans ce que nous appelons les corps.

Les corps quand ils sont animés, vivants, sont des organismes.

Les mots « organe, organisme, » signifient *instrument*.

Un organisme, par lui-même, et par les organes qui lui sont afférents, est en effet un instrument de rapports. On ne peut en douter lorsqu'on voit l'être disparaître complètement à l'heure de la mort par la dissolution de son organisme. C'est qu'en effet il a perdu tous ses moyens de rapport avec le milieu terrestre.

Ce qui caractérise surtout l'organisme, c'est l'harmonie qui règne dans toutes ses parties, c'est le concours des forces, c'est l'unité qui préside à l'évolution des éléments, quelle que soit d'ailleurs leur changeante variété.

Pas un être vivant qui n'ait son organisme, et qui ne se révèle ainsi comme une *unité collective*.

La terre est un organisme au même titre que notre propre corps, que le corps de tout être, petit ou grand, existant à sa surface.

On peut en dire autant de toutes les planètes. A son tour, notre monde solaire constitue, avec tout ce qu'il contient, un immense organisme, dont les planètes, leur soleil en tête, ne sont que les organes.

Mais notre monde se rattache, lui aussi, à une unité plus haute. Nous le voyons emporté dans l'espace vers un point du ciel qui paraît être, à notre système solaire, ce que notre soleil est aux planètes qui lui font cortège. Il y a donc là un organisme considérablement plus puissant que celui dont notre terre fait partie.

Est-ce le dernier terme de la hiérarchie sidérale ? Ce n'est point probable. Dans cette immensité des espaces célestes où les mondes sont répandus comme des grains de sable, nous ne pouvons déterminer la place du foyer central autour duquel tous les mondes font leur révolution. Nous ignorons même si un tel foyer existe, et s'il est nécessaire à l'harmonie des mondes. Mais il nous suffit de connaître un seul de ces mondes, le nôtre, et de savoir qu'il forme un système organisé, un organisme dépendant d'un système plus vaste et plus compréhensif, pour être autorisés, lorsque nous considérons l'univers dans son ensemble, à nous le représenter comme un organisme total, et, par conséquent, toujours adéquat à la somme des

rapports établis entre les êtres qui le constituent. Et cela nous est suffisamment prouvé par l'équilibre universel, par l'harmonie qui règne dans les mouvements des corps célestes et que nous ne cessons pas un moment de constater rien qu'en existant à la surface de la terre, respirant son atmosphère, vivant de sa vie et subissant avec elle la loi d'une gravitation universelle ; car si chacun de nous a son dynamisme propre et autonome, c'est à la condition que ce dynamisme vibrera sans cesse à l'unisson du dynamisme afférent à l'organisme terrestre, à l'organisme solaire, à l'organisme universel. Et il n'est pas une vibration de l'être le plus infime qui n'entre dans le divin concert des mondes, qui n'y fasse sa partie et qui, transmise d'organisme en organisme, de monde en monde, ne corresponde à l'unité suprême et ne soit représentée dans tout l'univers.

Telle est la loi de solidarité étendue à tout ce qui est.

* * *

Si maintenant l'on me demande d'où vient chaque être et où il va ? Je réponds que je l'ignore, tout en espérant le savoir un jour.

Je ne connais les êtres que dans leur organisme terrestre, et je les vois disparaître lorsque la mort vient dissoudre cet organisme. Seulement je sais que rien n'est perdu dans l'univers, ni matière, ni force ; que tout se transforme dans le jeu perpétuel de la vie et de la mort, et que ce qui existe réellement ne peut être anéanti.

Or, je ne puis douter de la réalité des êtres vivants alors que chacun d'eux s'affirme comme je le fais moi-même, se distingue de tout ce qui n'est pas lui et persiste dans son identité, au milieu du renouvellement incessant des molécules matérielles qui constituent son organisme.

C'est pourquoi je suis autorisé à considérer chaque être vivant comme un dynamisme initial, une force *sui generis* qui ne saurait exister sans le concours de tout ce qui est ni se manifester sans les conditions d'antériorité, de série et de milieu, afférentes à sa puissance ; mais qui existe par soi, porte en soi la loi de son être et doit être regardé comme étant sa fin à soi-même, bien que sa destinée soit liée à celle de ses congénères, aux destinées de son monde et à l'harmonie de l'ensemble.

Il faut donc entendre que si toutes les choses perceptibles ne sont pas *des êtres* toutes sont comprises dans l'idée d'ÊTRE. Ma-

tière ou force, esprit ou corps, corps bruts ou corps organisés, objets morts ou vivants, tout est de l'ÊTRE. En un mot, le concept d'être ou d'existence enveloppe toutes choses : il n'y a rien en dehors de ce qui est.

* * *

Que devient dès lors l'idée de création ?

Elle se transforme comme tout le reste. Elle cesse d'être surnaturelle, miraculeuse, pour rentrer dans la loi des choses et devenir objet de science.

Nous l'étudions dans la nature. Nous reconnaissons que l'œuvre de création, qui n'est autre que l'œuvre de vie, se poursuit par une force inhérente aux êtres et intrinsèque à leur organisation. Nous constatons que cette œuvre est constante, éternelle, universelle : constante, en ce qu'elle n'est jamais suspendue ; éternelle, en ce qu'elle n'a pas eu de commencement et n'aura jamais de fin ; universelle, en ce que tous les êtres y prennent part et tous en profitent ; et nous rejetons l'hypothèse fantastique d'une création du monde faite de rien à un moment donné par une volonté arbitraire, alors que l'univers nous présente le spectacle tout autrement grandiose et sublime d'une création incessante à laquelle tout travaille et tout concourt.

Ainsi, dans notre conception, l'univers n'aurait pas eu de commencement.

En s'appuyant sur les données de la science et prenant le monde tel qu'il nous apparaît, rien n'autorise à supposer qu'il ait eu un commencement total, *absolu*, c'est-à-dire qu'il y ait eu un moment, une époque, quelque lointaine qu'on la suppose, où rien n'ait existé, où le néant ait régné « étendu sur un vide sans bornes. »

Notre négation de la création du monde n'implique pas que chaque chose visible, chaque forme distincte, chaque organisme n'ait pas eu un commencement. Mais ce commencement est relatif et non absolu, toujours partiel, jamais total. Et c'est justement parce que chaque chose visible dans le monde a un commencement et une fin, que le monde, dans son ensemble, n'en a pas. En se transformant sans cesse par la vie et par la mort, tout ce qui est se trouve soumis à un renouvellement sans terme.

Dans un tout où rien ne se perd, où rien ne peut se perdre, puisqu'il n'y a rien en dehors de ce qui est le tout, les formes peuvent

changer sans cesse, de sorte que la fin de l'une amène le commencement de l'autre ; mais les réalités ne périssent point, et cela par la raison qu'aucune matière ne peut se perdre et qu'aucune force ne peut être anéantie. Rien de ce qui est ne peut cesser d'être.

Nous affirmons donc l'existence comme éternelle et infinie en puissance. Elle s'est toujours manifestée dans le temps et dans l'espace par des formes changeantes, il est vrai, se succédant toutes incessamment dans des phases de naissance, de croissance, de décroissance et de mort ; mais il y a toujours eu de l'être dans le monde ; il y en a partout ; il y en aura toujours : l'Univers est éternel.

* * *

Mais, dira-t-on, si l'Univers est éternel, que devient la loi de causalité, et l'axiome qu'il n'y a pas d'effet sans cause ?

Bien loin d'être méconnue, la loi de causalité se trouve ici confirmée, et la maxime qu'il n'y a pas d'effet sans cause se complète par l'adjonction d'un second terme qui lui donne la valeur d'une équation et en fait un véritable axiome.

Cet axiome doit, dès lors, se formuler ainsi : « Il n'y a pas plus d'effet sans cause que de cause sans effet ; » et, du même coup, nous avons nié la possibilité logique d'une puissance créatrice qui n'aurait pas créé de toute éternité ; car, dans les temps précédant toute création, le créateur eût été une cause sans effet, c'est-à-dire, à l'état de *non-être* ; et dès lors, ce n'est plus seulement le monde qu'il faudrait faire sortir du néant, mais Dieu lui-même.

Ainsi comprise, la loi de causalité s'applique admirablement à l'Univers, tel qu'il s'offre à nos regards dans la réalité des choses.

Nous ne voyons en effet, dans tout ce qui est, qu'une chaîne sans fin, une succession ininterrompue de causes et d'effets. Ce n'est même qu'à cette condition que nous pouvons affirmer que l'ordre règne dans le monde, qu'il y a toujours régné et y régnera toujours. Ce qui nous permet de faire de la science, c'est-à-dire de voir ce qui est, de découvrir ce qui fut et de prévoir ce qui sera.

Ainsi la condition nécessaire d'un ordre universel, c'est l'éternité du monde, et, pour conquérir cet ordre universel, il nous a suffi d'écarter le mystère d'une création miraculeuse faite par une volonté arbitraire à un moment donné.

Ayant écarté l'hypothèse miraculeuse d'une création faite de rien

à un moment donné, je n'ai pas à expliquer la création. Je la laisse se raconter elle-même et je l'étudie dans ce grand livre, toujours ouvert devant nous, qui s'appelle l'Univers.

Là point de ces brusques apparitions, de ces changements à vue qui rappellent nos mises en scène théâtrales. Tout s'y fait, non pas miraculeusement, mais logiquement, conformément aux lois de la raison, et musicalement, selon les lois du nombre et de la mesure. Tout s'y réalise, au prix du temps et de l'espace, en partant des combinaisons les plus simples, les plus élémentaires pour s'élever pas à pas et progressivement aux compositions les plus complexes et aux formes les plus splendides.

C'est ainsi, du moins, que les choses se sont passées à la surface du globe. La vie s'y est produite et s'y maintient par une loi d'évolution et de transformation progressive allant du plus simple au plus composé, comme si l'être avait besoin, pour réaliser toute la puissance qu'il peut acquérir dans le milieu terrestre, de monter successivement tous les degrés d'une échelle dont les corps simples auraient fourni la matière et dont les espèces végétales et animales marqueraient les multiples échelons.

Ch. FAUVETY.

(La suite au prochain n°.)

NOS BÊTISES (1).

Nous donnons à nos lecteurs un extrait du dernier chapitre d'un livre que vient de publier l'auteur des *Grands mystères* et des *choses de l'autre monde*, et qui est appelé, comme ses aînés, à figurer dans toutes les bibliothèques spiritualistes.

Dans ce volume, intitulé *nos Bêtises*, M. Eugène Nus ne prend pas cette fois le taureau par les cornes. Les solutions spirites y sont sous-entendues, pour ne pas effaroucher le public qui a peur des mots et l'amener, malgré lui, aux idées.

Nous reparlerons, dans notre prochain numéro, de cette œuvre humoristique, que nous nous bornons à annoncer aujourd'hui par cette citation qui donnera une idée de son esprit et de sa forme à ceux de nos amis qui n'ont pu assister à la lecture faite par l'auteur dans les salons de la Société des *études psychologiques*, au milieu des applaudissements et des rires de l'auditoire :

(1) 1 vol. in-12 ; 3 fr. 50, port payé.

LA GRANDE REVUE DE LA RAISON.

La Raison suprême habite, comme chacun sait, la sphère centrale du monde spirituel, autrement dit monde idéal, et qu'on peut encore à bon droit appeler monde surnaturel, puisqu'il est au-dessus de notre nature, laquelle se compose de tout ce que nous connaissons, ce qui n'est pas beaucoup.

Ici une grosse erreur demande à être rectifiée, si toutefois jamais erreur a pu demander pareille chose. La plupart des hommes ne comprenant pas les mots qu'ils disent, on s'imagine généralement que *surnaturel* signifie *contrenature*.

Or, contrenature manque incontestablement de toute signification, puisque la nature étant tout ce qui est, le contraire serait ce qui n'est pas ; c'est-à-dire absolument rien.

Cela n'empêche pas beaucoup de gens de croire au surnaturel, tout en le proclamant contre nature. D'autres, qui se pensent plus sages et ne sont que plus fous, déclarent, de leur côté, que le surnaturel n'existe pas. En d'autres termes, ils ont l'outrecuidance d'affirmer que le petit coin de la nature qu'ils connaissent est toute la nature, et qu'au-dessus, au-dessous et à côté de ce petit coin, il n'y a plus que le néant.

Cette seconde bêtise dépasse la première de toute la distance qui sépare la vaniteuse prétention de la simple naïveté.

Chaque jour a beau leur prouver qu'ils n'ont pas le sens commun, en amenant une découverte qui les force à reculer, bon gré mal gré, les bornes qu'ils prétendaient imposer à ce qu'ils appellent la nature.

On leur fait vainement remarquer que naturel et surnaturel sont complètement relatifs et dépendent uniquement de la portée des sens, des facultés et de l'entendement de chacun ;

Que, par exemple, sans l'invention du microscope, les merveilles de l'infiniment petit, dont évidemment nous n'effleurons que la surface avec nos grossières lentilles de sable, seraient regardées comme contes des Mille et une Nuits par toutes les corporations savantes du globe et feraient mettre, sans hésiter, leur révéléateur à Charenton ;

Que rien ne prouve qu'on ne trouvera pas, quelque jour, un procédé encore imprévu pour pénétrer dans une autre partie de la Nature, actuellement hors de notre atteinte ;

Ces braves gens ne continuent que de plus belle à nier carrément tout ce qui dépasse la mesure de leur compas et la dimension de leur intellect.

L'homme est ainsi fait et ne veut pas changer ; ce qui n'empêche pas heureusement qu'il change sans cesse, se moquant de la sottise de ses pères, comme les générations futures se moqueront de la sottise de leurs anciens.

Donc la Raison suprême, du foyer central d'où elle rayonne sur tous les mondes, voulut savoir ce qu'avait fait notre petite planète de la lueur d'intelligence qui lui a été déparée dans la distribution générale.

La Raison suprême procède ainsi de temps en temps, tantôt sur un point tantôt sur un autre, à ce recensement purement intellectuel, par une opération de la plus grande simplicité. Sans bouger de chez elle, elle lance un courant magnétique éthéré sur le globe qu'elle juge à propos d'examiner, et toutes les idées éparses sur ce globe répondent aussitôt à l'appel. C'est tout bonnement, comme on le voit, la téléphonie spirituelle.

Après cette revue des conceptions, plus ou moins biscornues ou plus ou moins sensées, que produisent sur chaque globe les tâtonnements de l'intelligence enfermés dans la matière, la Raison suprême fait rédiger par le Bon Sens, son secrétaire, un rapport qu'elle rectifie, s'il en est besoin, et qui est ensuite déposé dans les archives de la vie universelle où les Esprits studieux vont compulser l'histoire de la génération des mondes.

Le Bon Sens, habitué à cette besogne depuis le commencement de l'éternité qui ne commença jamais, s'en acquitte, du reste, d'une façon tout à fait remarquable, élaguant les détails oiseux, appuyant sur les points essentiels, et résumant dans un style sobre et clair les divagations les plus incohérentes et les discussions les plus embrouillées.

Nous croyons être agréable aux populations de notre globe en traduisant, en langage humain, le rapport rédigé par le Bon Sens sur leur état mental, après l'inventaire qu'en fit la Raison suprême, dans la forme que nous venons d'expliquer, le 31 octobre 1882.

Le voici, tel qu'il en donna lecture à son auguste patronne, avec les remarques, observations et additions, faites au fur et à mesure par celle-ci :

RAPPORT SUR LES IDÉES, USAGES ET PRATIQUES DE LA PLANÈTE LA TERRE

Agée de vingt-deux millions cent vingt-cinq mille huit cent cinquante-quatre ans et dix jours, appartenant au tourbillon du soleil jaune de troisième ordre inscrit sous le numéro 7.324,746, dans la trente-deuxième région du soixantième cercle, appelée vulgairement « voie lactée. »

« Cette planète, retardée dans son développement par un vice de constitution généralement attribué à un état maladif du soleil qui la portait dans ses flancs, n'est pas encore sortie de la première enfance. L'espèce dite humaine, qui doit être l'expression de sa vie morale, n'y compte guère que deux cent mille ans d'existence. Purement animale sous beaucoup de rapports, cette espèce n'est pas encore arrivée à la pleine conscience d'elle-même. Il y a tout au plus trois cents siècles qu'elle a essayé, sur quelques points de son globe, des ébauches d'organisation.

« On ne peut pas dire qu'elle ait beaucoup avancé depuis cette époque. A peu de chose près, ce qu'on sait du passé ressemble beaucoup à ce qui se fait dans le présent. Les Etats, comme les individus, ne songent guère qu'à se jalouser, se ruiner et se maltraiter réciproquement. Mais certains de ces derniers, malmenés, il est vrai, par les autres, commencent à comprendre que les richesses, les forces et les activités, dépensées pour ces luttes qui n'aboutissent à rien, suffiraient pour corriger, en peu de temps, les défauts de la planète encore couverte, sur la

plus grande partie de son écorce, de déserts poudreux, de marais mephtiques et d'impénétrables forêts où grouillent toutes sortes de vermines et de bêtes malfaisantes, et ouvriraient ainsi des pays neufs et des immensités fertiles à ces populations qui se disputent chez elles un lopin de mauvaise terre et s'ingénient à ne pas faire d'enfants, ne sachant comment les nourrir.

« Les éclairs de sens commun qui jaillissent çà et là dans plusieurs cerveaux de cette petite humanité donnent pourtant lieu d'espérer qu'elle touche au terme de sa phase bestiale et pourra, dans quelques siècles, former une individualité, présentable dans le concert des mondes voisins, qui lui fut fermé jusqu'à ce jour. »

— Ajoutez, dit la Raison suprême, que c'est aussi l'espoir du Père éternel qui daigna tout récemment jeter un regard sur ce globe infime et le recommander à mon attention.

— Je reconnais bien là, fit le Bon Sens, en écrivant cette remarque en marge de son rapport, la sollicitude infinie du Créateur de toutes choses.

Il reprit sa lecture.

— « Nous ne pouvons dissimuler cependant que, pour atteindre à ce résultat, cette espèce a tous les genres de progrès à accomplir ; car ses idées générales et particulières, ainsi que les institutions qui en dérivent, laissent beaucoup à désirer. »

— Vous l'avez indiqué suffisamment quelques lignes plus haut, fit remarquer la Raison. Bon Sens, mon ami, évitez le rabâchage ! c'est, vous le savez, votre plus grand défaut.

Sans témoigner le moindre mécontentement de cette mercuriale, d'ailleurs méritée, le rapporteur poursuivit :

— « Les premières idées qui répondirent à notre appel furent les idées nommées philosophiques. Philosophe, dans la langue de cette planète, est un mot composé qui signifie « amant de la sagesse ». Amour purement platonique, car il est rarement payé de retour. A moins qu'il n'y ait toutes sortes de sagesse comme il y a toutes sortes de folies, chacun exaltant la sienne et dénigrant celle des autres, à l'inverse de l'usage matrimonial en vigueur dans les principales contrées dudit globe, où l'on préfère ordinairement à sa propre femme celle qui appartient à autrui. »

— Vous auriez pu vous dispenser de cette plaisanterie d'un goût douteux, dans un rapport qui doit passer sous les yeux des plus hauts dignitaires de l'empyrée, dit la Raison suprême. Continuez ! n'effacez pas !! Nous n'en finirions jamais.

— « Par une interprétation aussi large qu'abusive de ce mot, poursuit le secrétaire, les habitants de la terre ont fini par lui donner une foule de significations d'où la sagesse est complètement exclue, à preuve les idées saugrenues qui, sous le titre de philosophies, ont défilé devant nous, et qui toutes s'efforcent d'expliquer à leur manière l'origine et la raison des choses. La manie de philosopher est poussée à tel point dans ce petit monde, que ceux mêmes qui condamnent toute espèce de philosophie, font une philosophie pour prouver qu'il n'en faut pas.

« Il est donc extrêmement difficile de dénombrer la quantité de doctrines, de systèmes, d'écoles, de sectes, que nous avons passés en revue dans le cours de cette exploration.

« Ces philosophies diverses et divertissantes, quand elles ne distillent pas un mortel ennui, ce qui leur arrive fréquemment, se partagent, au premier aspect, en deux grands rameaux, ornés de branches et de sous-branches qui se croisent, s'éloignent, se rapprochent, s'enchevêtrent, se divisent et se subdivisent à l'infini partant de principes différents pour arriver au même but, ou arrivant à des buts opposés en partant des mêmes principes ; à savoir : le spiritualisme qui ne voit partout que l'esprit, et le matérialisme qui n'admet que la matière. Une troisième catégorie explique tout par les forces, sauf les forces qu'elle n'explique pas.

« Ceux-là sont les dynamistes. Il y a le dynamisme matérialiste, spiritua-

— « La philosophie qui défend de philosopher devrait commencer par prêcher d'exemple, et préalablement supprimer son étiquette où elle s'est imaginée de conjoindre deux mots qui doivent être bien surpris de leur accouplement. L'invention d'une philosophie positive manquait à la collection des aberrations mentales que cette planète a mission de faire éclore. Espérons que ses physiciens doteront bientôt leur globe d'une sécheresse humide et ses chimistes d'un solide gazeux. Philosophie et positivisme forment un accord à peu près semblable. Ce qui est positif n'est pas du tout philosophique, et ce qui est philosophique est encore bien moins positif. On ne peut appeler positifs que les faits soumis à l'expérience. Quand vous philosophiez sur ces faits, vous raisonnez ou vous déraisonnez, comme toutes les philosophies possibles ; mais vous n'expérimentez pas.

« Le positivisme n'est donc qu'une philosophie, pas plus positive qu'une autre. La preuve qu'il n'est pas autre chose, c'est qu'il y a plusieurs positivismes, et que, même dans chaque positivisme, les positivistes ne s'entendent pas. Seulement ces philosophes ne regardent comme philosophiques que certaines choses qu'ils admettent, et défendent aux autres philosophes de philosopher sur les choses qu'ils n'admettent pas ; déclarant celles-là inaccessibles et traçant aux enjambées d'autrui une limite qui a pour mesure l'élasticité de leur propre muscle locomoteur. C'est pourquoi un idéaliste effréné leur a fait observer un jour, non sans quelque justice, qu'être cul-de-jatte n'est pas un motif suffisant pour couper les jarrets du prochain.

« En somme, cette philosophie ne se distingue de ses congénères que par le ton pédant qu'elle affectionne. Dans le champ restreint où elle saute à cloche-pieds, elle ne se donne pas moins d'entorses que les autres, tout en étant beaucoup moins amusante que les acrobates plus agiles qui font le saut périlleux sur le tremplin de l'inconnu.

Où elle diffère complètement des fantaisies qui l'entourent, c'est quand elle passe de l'état de philosophie à celui de religion.

« Ayant reconnu, dans l'étude de l'histoire, que les peuples de tous les temps et de tous les pays éprouvent le besoin de se procurer, n'importe où, une divinité qu'ils encensent, l'inventeur du positivisme, pénétré de la nécessité d'un culte, mais bien résolu à ne pas fouiller dans les profondeurs de l'incognoscible où, jusqu'à son époque, les hommes étaient allés dénicher leurs dieux, chercha autour de lui une divinité positive. Ne rencontrant rien dans le monde connu qui fût supérieur à l'espèce dont il faisait partie, il vit clairement que le genre humain n'avait pas d'autre Dieu que lui-même, et, voulant à toute force adorer quelque chose, ne pouvait faire mieux que de s'adorer. Il institua donc le culte de l'humanité, s'adressant et recevant ses propres hommages. Humanité idéale, bien entendu, dépouillée des vices qu'elle possède, et ornée des vertus qui ne l'ornent pas. Il en trouva le type dans la personne de sa cuisinière, qui, par une exception qu'il eût appelée providentielle, s'il eût cru à la providence, offrait à ses regards l'ensemble harmonieux des plus sublimes perfections. Par malheur, tous ses disciples n'envisagèrent pas sous le même aspect le cordon bleu de leur maître, d'où une scission dans l'église qui compte déjà, à l'instar de toutes les religions destinées à établir l'unité sur la terre, des positivistes orthodoxes et des positivistes schismatiques. Ce qui, du reste, n'empêchera pas les races humaines, noires, blanches, rouges et jaunes, de s'encenser, de s'admirer, de s'adorer jusqu'à la fin de leurs siècles, d'une façon ou d'une autre ; aucune d'elles n'ayant attendu l'avènement du positivisme pour se livrer à ce culte si naturel. »

Le Gérant : H. JOLY.

DISCOURS PRONONCÉS

A L'ANNIVERSAIRE DE LA MORT D'ALLAN KARDEC

(31 mars 1882)

Discours de M. J. Camille Chaigneau.

FRÈRES ET SŒURS EN HUMANITÉ.— Parmi les grands noms modernes que l'Humanité acclame, parmi les pionniers de la science, de la civilisation, de la philosophie sociale, qui sont universellement renommés et honorés, nous aimons, chaque année, quand revient cette date touchante pour nos cœurs, — venir exalter ici un des noms les plus méconnus encore, un nom qui rayonnera, un jour, de la plus pure gloire, dans les souvenirs de la postérité reconnaissante.

Le spiritisme moderne, qui est destiné à envahir de sa fécondité toutes les branches de la conception humaine, représente la plus grande révolution qui se soit produite depuis bien des siècles dans le domaine intellectuel et moral. Certes il pourra prendre de nouveaux développements et s'anastomoser d'une manière éclatante avec les résultats de toutes les recherches consciencieuses ; mais aucunes des nouvelles conquêtes, aucunes des promesses de l'avenir ne pourront faire oublier la courageuse clairvoyance de ceux qui ont été les premiers travailleurs ; et, plus le spiritisme progressera, plus nous nous rappellerons, avec une chaleureuse fierté, le vaillant et magistral génie dont l'œuvre est gravée dans nos esprits et dans nos cœurs, le fondateur de la simple et lumineuse synthèse où nous avons pu, avec tant de sereine certitude, reposer les ailes de nos aspirations.

Parmi les diverses formes du spiritisme contemporain, ce qui distingue d'une façon toute spéciale le mouvement inauguré par Allan Kardec, et ce qui le rend particulièrement cher à notre vénération affectueuse, c'est, vous le savez, le principe de la réincarnation, principe de justice, et aussi principe de science, car il est le complément corrélatif de la théorie biologique de l'évolution. Nulle conception spiritualiste n'est aussi bien faite que celle qui procède de ce principe pour marcher de pair avec la science moderne. Ici, rien de mystique, et nous abordons le monde spirituel sans sortir, en réalité, d'un naturalisme suffisamment élargi. Certes, Allan Kardec, en ses ouvrages fondamentaux, a laissé dans l'ombre le fonctionnement de la réincarnation en dehors du règne humain, du règne hominal ; mais, s'il n'avait été interrompu par son départ de cette vie, n'aurait-il point, après les prudences nécessaires de la première heure, agrandi le cercle de sa doctrine jusqu'aux dernières limites de la nature vivante, et cherché le germe de l'esprit dans les mystères de l'infiniment petit, qui contient, ainsi que la science le démontre, le germe des organismes progressifs ? Il est permis de croire que cette intelligence si logique aurait déduit peu à peu toutes les conséquences logiques du principe adopté, et entrevu l'ascension graduelle de l'âme, par une série de désincarnations et de réincarnations, depuis l'atome, depuis la monère, jusqu'à l'homme. N'aurait-il pas conçu, par un rigoureux enchaînement, les organismes les plus élémentaires passant à l'état désincarné ? et ces organismes désincarnés, ces « organismes fluidiques », pour employer une expression de notre frère M. Georges Cochet, ne lui aurait-il pas semblé les voir, tourmentés par l'idéal divin, par la force d'unité, par le besoin des attractions, se groupant en agglomérations harmoniques, grâce à leur renaissance dans les formes, dans les matrices, des espèces supérieures, jusqu'à la constitution de cette Harmonie sublime, où l'âme arrive à la lucidité de la conscience, et que nous appelons l'Homme, l'Esprit humain, être à la fois un et complexe,

complexe dans ses modalités, un dans son essence, c'est-à-dire dans sa conscience immortellement harmonisée ?

Voilà ce qu'il est permis de se demander, pour le besoin de se sentir fidèle à la tradition de l'initiateur que l'on vénère, tout en cédant aux entraînements qui emportent la libre recherche vers des conceptions toujours plus étendues, et en même temps toujours plus simples. L'étude de la nature entière, vue à travers la réincarnation, apparaît avec une simplicité lumineuse, et le principe ascensionnel des harmonies psychiques qui s'y révèle corrélativement dans l'ascension des organismes, des harmonies tangibles, emporte l'esprit dans l'au-delà jusqu'à des conceptions plus hautes et plus larges qui en sont les conséquences rationnelles. Alors on entrevoit des harmonies supérieures où l'individualité humaine, une fois réalisée, progressivement développée et à jamais une et immortelle, entre elle-même comme composante volontaire, — harmonies nouvelles de plus en plus vastes et sublimes, dont le premier terme semble être le Couple impérissable, et dont le terme ultime et idéal est l'Harmonie suprême de toutes les harmonies, en un mot ce que la langue de nos aspirations appelle Dieu.

Et c'est alors que l'on comprend la divine grandeur de l'amour, de ce principe de convergence qui régit toutes les attractions de la nature, et qui apparaît dans toute sa beauté consciente, lorsqu'il se révèle dans un être humain tourmenté du besoin d'autrui.

Un matin, sur la lisière d'un rêve qui s'éclaircissait progressivement en réveil, j'ai cueilli cette pensée, soudainement éclose, et qui devait être une inspiration, car elle ne procédait d'aucune association d'idées : « Le *pourquoi* des petites évolutions n'est autre chose que le *comment* d'une évolution plus grande. » Cette phrase, qui semble faite pour mettre l'accord entre les causalistes et les déterministes (au sens moderne de ce mot), m'a paru digne de n'être pas perdue, et on me pardonnera de lui avoir ouvert ici une petite place, car elle ne s'y glisse pas sans raison d'être. — « Pourquoi ces aspirations, ces besoins d'amour et de fraternité, qui donnent tant de tourments et de désillusions ? L'intérêt personnel bien entendu et tempéré par la raison ne procurerait-il pas plus de calme et sage bonheur ? Pourquoi ces forces irrésistibles qui emportent l'âme dans les luttes et les orages ? » Voilà ce que peut se demander maint causaliste dans le bouillonnement de sa petite évolution personnelle. Et, s'il se trouve quelque part, dans un de ces groupes d'âmes à la fois diverses et sympathiques et qui sont si intimement unies qu'on peut les considérer comme des unités collectives, comme des organismes, et que, pour cela, on peut les appeler des Harmonies, s'il se trouve là quelque chose d'analogue à la pensée d'un déterministe, n'entendra-t-on pas une voix s'écrier : « Et comment moi, Harmonie, me serais-je constituée, si chacun des Esprits qui me composent n'avait été tourmenté de cet amour qui vous fait souffrir parce que vous le comprenez mal encore, et de cette solidarité qui vous pèse parce que vous méconnaissiez sa véritable voie, qui est l'alliance de la liberté et de l'amour ? Le *pourquoi* qui vous préoccupe, vous, Esprit d'homme, n'est autre chose que le *comment* sans lequel je ne serais pas, moi, Harmonie d'Esprits. »

Ainsi, l'amour, cet idéal de nos cœurs, se revêt d'un caractère scientifique dans l'étude progressive de l'Univers. A de certaines hauteurs, amour et science se confondent, et l'on peut dire que la science du monde n'est autre que la science de l'amour.

Voyez-vous donc combien Allan Kárdec avait raison d'inscrire au fronton de son édifice cette radieuse devise : « Hors la charité point de salut ! » Car la charité — et par ce mot il faut entendre « l'amour » dans son acception la plus large — est la force qui régit toutes les évolutions, et par conséquent toutes les destinées.

« Réincarnation » dans la philosophie scientifique, « amour et charité » dans la morale, — voilà, en deux mots, ce qui éclaire et réchauffe, par dessus tout, l'œuvre d'Allan Kardec. Ces deux mots contiennent tout, car l'amour est la force constante qui pousse l'être à travers toutes ses évolutions, et la réincarnation est la forme suivant laquelle ces évolutions s'accomplissent, du moins

jusqu'à un certain degré, et grâce à laquelle on peut entrevoir même la loi des grandissements ultérieurs par les harmonies de l'amour.

C'est sur cette double base de la réincarnation et de l'amour que nous travaillons tous, et c'est sur elle que nous nous sentons unis pour confondre nos cœurs dans un commun hommage de reconnaissance élevé vers Allan Kardec, notre initiateur aimé et vénéré, et vers tous les Esprits rayonnants qui s'harmonisent en lui pour cette communion du souvenir.

Quelques paroles de P. G. L.

Frères en Croyance. — A mon grand regret, je ne puis assister à la cérémonie commémorative d'Allan Kardec ; je suis avec vous, en pensée, puisque la maladie m'a consigné à la maison ; puisse un rayon de soleil, permettre à nos F. E. C. de fêter l'Esprit d'un grand initiateur.

Les membres de notre Société, nous écrivent d'apporter leurs vœux sincères à l'illustre et bien-aimé Allan Kardec.

Depuis la nouvelle année, nos correspondants expriment ce regret : ne pouvoir personnellement venir au 31 mars, auprès du Dolmen, pour s'unir à leurs frères de Paris.

En province, à l'étranger, ce jour est fêté, d'un commun accord, par tous les partisans de la cause ; si Paris réunit, chez M. Cochet, ou à la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, bonne partie des spirites parisiens, toutes les Sociétés étrangères ont choisi ce mode : Réunion en un lieu central ; discours et poésies à l'adresse du fondateur de notre doctrine ; chants et chœurs. Malgré l'exemple donné par leurs frères de Paris, les Sociétés étrangères, et même, celles de la France, n'ont pas adopté l'agape fraternelle en un banquet.

Le Licht, mehr Licht.

Le Die reflexionem aus der Geisterveld, de Buda-Pesth.

El Criterio Espiritista, de Madrid.

Le De Rots, à Ostende, Belgique.

Le Messenger, à Liège, Belgique.

Les Annali dello spiritismo, in Italia, à Turin.

La Revista Espiritista, à Barcelone.

Le Gayant et sa famille, à Douai.

La Revista espiritista, à Montevideo, Uruguay.

Le Moniteur de la fédération Belge, à Bruxelles.

El buen Sentido, à Lérida.

Le Papillon, à Paris.

La Constancia, à Buenos-Ayres.

Dieu, Esprit et Charité, à Rio de Janeiro, Brésil.

Lumen, à St-Juan Bautista, Mexique.

La Révélation, à Alicante, Espagne.

Le Phare, à Liège, Belgique.

L'Anti-Matérialiste, à Nantes, nouveau journal mensuel.

El Faro, de Séville, Espagne.

La Lumière, nouveau journal parisien.

La Revue spirite, Paris.

Et les journaux de la Colombie, du Pérou, du Chili, s'unissent tous, à ceux qui précèdent, pour annoncer à leurs Sociétés respectives, que, le 31 mars, on fêtera l'anniversaire de l'homme de bien auquel les esprits ont donné la mission de léguer à l'humanité, la plus pure, la plus bienfaisante des philosophies.

Coincidence remarquable. Dans toutes les Amériques et en Angleterre, on fête, aussi, le 31 mars, la fondation du spiritualisme Américain, dans des meetings qui réunissent des milliers de personnes ; c'est, ce que constatent : le *The Theosophist* — le *Religio philosophical journal* — *Le Spiritual notes* — le *Herald of progress* — Le *The spiritualist* — *Le Psyche* — *Le Mind and*

matter — Le Medium and Daybrack — Le The Banner of light — Le Light — Le Psychiche studien — Le M. W. Besser — Of Light — Le Philosophical review, etc., etc.

Le *The Harbinger*, de Melbourne, annonce que, en Australie, des partisans de la cause, par centaines de mille, s'uniront aux vœux que des millions d'hommes, adresseront au 31 mars, aux esprits désincarnés et aux guides spirituels.

Puisse cette prière commune, cet immense appel, parti des cinq parties du monde, nous faire songer à l'amour qui rapproche les cœurs, qui apaise les irritations, qui guide nos âmes vers ce but unique : Le bien de la cause.

Puissent les adversaires de nos croyances, se dire en nous voyant tolérants, doux et forts : *le bonheur de l'humanité* est attaché à la diffusion du spiritisme, à la connaissance intime de cette glorieuse et si attachante philosophie.

Et le monde des Esprits, qu'est-il ? sinon, *l'humanité* sous une autre forme, humanité qui coopère en toute liberté d'intelligence à l'œuvre que nous accomplissons tous.

Ce que l'on cherche là-haut, ce que nous voulons obtenir ici à l'aide d'efforts constants, c'est mieux connaître ce que nous sommes, où nous allons, savoir davantage pour être plus solidaires de nos frères terrestres et célestes.

L'œuvre de l'avenir, se construit avec notre labeur, nos douleurs, notre science, et si la tâche collective est partagée entre les philosophes, les médiums et les Esprits, nous pourrions dire, avec vérité, qu'elle est construite par *l'humanité*, par la pluralité des êtres pensants qui s'agitent à côté et au-dessus de nous.

C'est bien là, l'harmonie prévue par Allan Kardec, par ce missionnaire, que cette communion d'efforts, cette solidarité qui renouvelle le monde ; puisse-t-elle nous unir, nous apprendre le dévouement et l'amour, nous convier au travail qui féconde, qui vivifie le corps et l'esprit, qui donne la joie à nos cœurs, qui est l'aurore nouvelle et la rédemption promise.

Cercle de la morale spirite de Toulouse.

F. E. C. Au nom des membres du cercle de la Morale Spirite de Toulouse, je m'empresse de vous transmettre l'hommage que nous adressons à la mémoire de notre vénéré Maître, Allan-Kardec ; en ce jour mémorable, du fond de nos cœurs reconnaissants, nous lui témoignons l'affection et les sentiments dont nous sommes pénétrés à son égard !

Nous nous joignons à nos frères Spirites de Paris, aux amis et aux adeptes qui, de toute part, se feront un devoir de lui renouveler toute leur gratitude à l'anniversaire de son départ pour le Monde des Esprits. Quoique éloignés, nous sommes heureux de participer à cette réunion fraternelle, et à vos bonnes pensées ; les vôtres et les nôtres s'uniront aux rayonnements de celles des invisibles, de nos bons protecteurs, et des amis de l'espace !

Agréez, chers Messieurs, de la part de nous tous, l'expression cordiale de nos sentiments fraternels.

Félix PETIT, Président.

Toulouse, ce 29 mars 1882.

Au nom du groupe spirite Magat à Toulouse.

A notre vénéré maître Allan-Kardec.

Nous venons vous renouveler, cher maître ! la gratitude, dont nos cœurs sont pénétrés ; vous avez projeté la lumière sur nos intelligences avides de connaître, d'approfondir la *Science Spirite et sa philosophie*.

Car c'est bien à votre mémoire que doit être appliqué le sens du vers de Virgile : Heureux, celui qui a pu discerner les causes des effets.

(Felix, qui potuit rerum cognoscere causas.)

Spiritisme, Science attrayante qui renferme toutes les questions qui intéressent l'être humain, qui éclaire pour lui et sous leur vrai jour, les profondeurs des temps passés, et lui dévoile la destinée qu'il se prépare ; lorsque l'être contemple cette immensité sans bornes ! ces mondes innombrables dans lesquels circule la vie et qui voguent dans l'infini, il voit, là, une manifestation visible de la volonté créatrice du Tout-Puissant ! il conçoit, comme objectif, l'idée d'un progrès indéfini dans des existences meilleures. En présence de cet univers grandiose et animé, l'être porte ses regards vers ces horizons lumineux que la science, dans ses investigations incessantes, découvre encore, et rend accessibles à sa vue émerveillée !

Il réfléchit alors, ce faible atome, il veut se connaître, devenir conscient de sa dignité et de ses devoirs ! son *âme*, cette sensitive si bien douée, essence perfectible, aspire, en toutes choses, vers le beau, vers l'idéal ; elle a l'intuition de l'amour qu'elle doit au père céleste et à son fils bien-aimé.

Grâce à vous, maître, sa conviction intime « maintenant, » est que son esprit, créé par Dieu, vivra éternellement ; la pluralité des existences incarnées parcourues, et les milieux différents qu'il traversera, ont pour but son épuration progressive, l'acquis de sa libre volonté, la prédominance sur l'assujettissement des instincts matériels et des passions, ou du moins, sur leurs excès. Ce sont là des liens qui le rattachent trop souvent à la matière, même lorsqu'il en est séparé par la mort !

Par son développement intellectuel qui se continue dans le monde spirituel, l'âme avec son périsprit amélioré sans cesse par les qualités acquises, atteint un perfectionnement plus sensible dans une incarnation nouvelle de l'organisme physique auquel il sera lié ; il en modèlera mieux la forme, et préparera, ainsi, l'éclosion des facultés morales plus lucides et plus quintessenciées.

Comme philosophie consolante, l'esprit incarné sait que la plupart de ceux qui, familiarisés avec les *Croyances spirites* sont partis pour le monde des esprits, ne sont pas des absents disparus à jamais, mais bien des êtres animés d'une plus grande activité ; plus affectueux, ils veillent sur ceux qui leur sont sympathiques, qu'ils ont laissés sur cette terre d'exil, qu'ils entourent avec amour tout en vivant d'une vie intellectuelle supérieure. Cette consolation qui contribue à atténuer la douleur de ceux qui s'aiment au moment de la mort, allège le déchirement bien naturel du cœur humain, chez celui qui reste encore ici-bas pour terminer son épreuve, tandis que l'être, que les yeux ne peuvent plus voir, a été délivré !

La foi spirite acquise par tous ceux qui ont étudié vos travaux empreints de clarté et de profondeur, cher Allan-Kardec, les force à continuer de s'instruire en pratiquant la doctrine à l'aide de l'expérimentation utile, du fraternel dévouement à certains esprits désincarnés et malheureux dont ils ont observé les situations critiques ; ces faits peuvent servir d'enseignement et de frein à celui qui pense sérieusement, qui est spirite sincère.

Si notre certitude en l'immortalité, don divin accordé à la créature, si la confiance en la bonté infinie, en la sagesse de l'Être-Suprême, étaient partagées par un plus grand nombre d'incarnés, notre joie serait grande ; ceux qui méconnaissent ces joies se sentiraient moins désespérés peut-être.

Nous traversons une époque de transition ; nous assistons à la lutte ouverte entre le matérialisme insouciant, railleur, sceptique, — et l'obscurantisme fanatique. Ils ne veulent rien comprendre, ni rien voir ! S'accrochant au passé, ou se retranchant dans l'égoïsme d'intérêts matériels, ils récusent le libre examen, redoutent la lumière, et n'admettent pas la liberté de conscience !

En attendant un avenir meilleur, nous nous bornons, comme vous le voyez, dans notre milieu restreint, à chercher à nous rendre utiles, en faisant nos efforts pour soulager ceux qui souffrent, secondés dans ce Magnétisme Spirite par nos bons guides protecteurs qui les aident à se dégager de l'état de trouble et d'inconscience douloureuse ; en les éclairant avec sympathie, selon notre degré d'intelligence, nous agissons avec bonne volonté et en étant animés de l'intention de faire le bien !

Les années passent, mais nos sentiments à votre égard sont les mêmes, cher maître, qui nous avez prodigué vos conseils bienveillants et vos encou-

ragements dans maintes circonstances ; nous continuerons, autant que possible, à les justifier !

A vous, qui êtes toujours le protecteur vigilant de la grande famille spirite, merci ; esprit de notre cher et vénéré maître, notre groupe s'unit de tout cœur pour vous exprimer ces sentiments filiaux !

Que Dieu bénisse vos efforts et les nôtres ; puissent-ils transformer l'humanité terrestre, et surtout, lui inspirer la véritable pratique de la fraternité !

Pour le groupe :

Félix PETIT, Président.

Communications lues près du dolmen.

« Je ne suis pas venu pour détruire la loi, » a dit le Christ.

Il en sera de même pour le spiritisme, qui ne vient nullement détruire la loi, mais l'accomplir, c'est-à-dire, la cimenter sur de nouvelles bases.

Ils seront heureux, ceux qui aideront à son accomplissement, qui feront tout ce qui sera en leur pouvoir de faire, pour aider la nouvelle doctrine à s'implanter dans les lieux où elle n'est pas connue.

Ils seront heureux, ceux qui s'efforceront de mettre en pratique les bons enseignements que donne le spiritisme ; les mettre en actes, c'est recevoir de suite une grande récompense.

Amis, je vous dis toutes ces choses, pour vous engager à suivre la voie du bien, et continuer la propagation de cette belle doctrine qui doit régénérer le monde entier, en fondant une religion plus épurée, que toutes celles qui ont existé jusqu'ici.

Je vous le répète, un jour viendra, et il n'est pas loin, où le spiritisme tiendra le véritable flambeau de la lumière rationnelle ; sa divine clarté s'étendra sur tout notre univers.

Vous en avez déjà les signes précurseurs ; ne voyez-vous pas, chaque jour, le pouvoir s'échapper des mains de ceux qui l'ont conservé si longtemps, et qui, hélas ! l'ont souillé de tous les crimes possibles ?

Je vous le répète, le spiritisme ne vient pas pour détruire la loi, mais pour l'accomplir ; il ne vient pas pour changer le fond de la religion, car il est d'essence divine et le Christ, qui en est le fondateur, est un messager divin, mais il vient pour en changer la forme, qui est d'essence humaine, et par conséquent, périssable.

Vous avez reçu la semence, à vous de la faire fructifier, et bien coupable qui s'abandonnerait à une froide apathie.

Médium Joséphine CARRIER.

17 janvier 1879.

Discours de M. Lessard.

S. et F. E. C. — Je bénis le ciel. Après les luttes de tous les jours, pour la cause sacrée que nous défendons, on est heureux de se trouver en contact avec des frères qui ont la même foi, les mêmes aspirations.

Ma joie est d'autant plus grande, que, pour la première fois, j'ai le plaisir de célébrer la mémoire d'Allan-Kardec, en face du Dolmen qui recouvre sa dépouille mortelle.

Mesdames et Messieurs. Permettez-moi de vous exprimer les sentiments du groupement spiritualiste Nantais.

Parfois le désespoir gagne nos cœurs, en considérant les combats que les enfants de notre doctrine doivent livrer au vieux monde. Les résolutions les plus fermes, ou du moins, qui le paraissent, s'évanouissent devant les difficultés de la propagation. Des quantités de sœurs et de frères, attendent, disent-ils, des jours meilleurs !! Qu'attendront-ils ces timorés ? Que le torrent du matérialisme envahisse davantage les esprits, que les systèmes socialistes, inconsé-

quents désorganisent la Société? Tel est cet ignorant qui, descendant de ses montagnes, s'arrête, stupéfait, à l'aspect d'une rivière qu'il voyait pour la première fois, et s'assied sur la berge, attendant que l'eau ait cessé de couler. De même, si nous attendons que le torrent du matérialisme soit à sec, nous serons certainement emportés sans retour par son cours impétueux.

Que faire, direz-vous ! Mais qu'avez-vous fait ? Rien, ou presque rien ! Tout nous semble fini lorsque nous avons à peine commencé. Il faut réformer nos pensées, devenir de nouveaux hommes. Il faut se rapprocher des classes laborieuses, il faut faire la bonne semence, par la parole, par le livre. Il faut se montrer, parler, agir toujours, sans cesse, sans crainte, avec la foi qui doit animer tout homme que le spiritisme a illuminé. Ah ! Messieurs, il ne faut pas lorsque l'on a fait une démarche, ébauché une résolution, qu'on se trouble, que l'on s'éloigne au premier insuccès. Croyez-vous que le monde va changer de face à notre parole ? Si nous avons la vieille foi chrétienne, Messieurs, on ne transporterait plus des montagnes, mais on changerait la face du monde.

Sur quoi s'excuse-t-on, parmi nous, lorsque l'on est pris en flagrant délit de désespérances ? Les uns attendent que les esprits leur disent de marcher, les autres désirent l'accomplissement d'une communication prophétique. Eh quoi ! des spirites, des penseurs-libres, des hommes indépendants, des âmes dégagées du fanatisme, s'attendent à être sauvés par le ciel ? Loin de moi l'idée que les esprits ne soient pour rien dans les événements de ce monde. Loin de ma pensée de ne pas croire à l'intervention providentielle. Mais, Allan-Kardec lui-même, ce penseur profond, cet esprit dont la lucidité était si raisonnée, cet homme dont le bon sens était si profond, dont la foi était si grande, a répété, à satiété, dans ses immortels ouvrages. « Que l'homme, étant libre, devait se sauver lui-même, par son intelligence, sa moralité, sa foi inébranlable, sa volonté, l'homme étant l'auteur de sa propre infortune. » Voilà ce que le grand philosophe Kardec écrivait, et il avait raison.

De tous les côtés le vieux monde se remue pour tâcher de retenir les foules qui ne veulent plus de lui. Le matérialisme se dresse vivant devant nous, menaçant les aspirations élevées, les idées religieuses libérales.

Le fanatisme, le matérialisme, sont deux lèpres sociales qui doivent arracher toute torpeur de nos esprits.

Nous avons une doctrine qui enseigne la vérité, qui montre ce que nous sommes, ce que nous deviendrons. Il faut donc la propager dans les masses. Pour cela, Mesdames et Messieurs, il faut du zèle, beaucoup de zèle ; puis, le grand nerf de toutes choses, de l'argent. De plus il faut de l'Union.

Qu'il me soit permis de parler ici d'un généreux frère, d'un spirite digne de ce nom qui sacrifie des milliers de francs à la propagation de nos chères idées. M. J. Guérin a créé l'œuvre des conférences, cette œuvre a été combattue dans certains groupes. Pourquoi ? Je l'ignore. Certes on ne l'a pas combattue ouvertement, mais sachant combien les insinuations sournoises ont d'influence sur certains esprits, les détracteurs de M. Guérin, ont empêché la réalisation d'une œuvre que Kardec eût approuvée, qu'il approuve du haut des sphères qu'il habite.

Il y a des quantités d'hommes riches, dans la grande famille spirite ; comment se fait-il donc que la somme demandée par M. Guérin n'ait pas été souscrite ? Si l'on n'avait pas fait une guerre sourde à l'idée du généreux spirite de la Gironde, soyons certains que l'œuvre des conférences aurait aujourd'hui un capital important.

Si ceux qui sont riches, comme me l'écrivait le fondateur de l'œuvre en question, ne font pas des sacrifices d'argent, comment seront-ils là haut ? A quoi aura servi leur incarnation ? Emporteront-ils leur fortune dans l'erraticité ? Leurs enfants seront-ils plus heureux ?

O, mon Dieu, donnez-nous des hommes zélés, des apôtres qui se sacrifient pour la propagande du bien !

O, vous tous qui m'écoutez, pour compléter notre mission, sachons sacrifier nos vues personnelles, laissons de côté tout ressentiment, tout souvenir, qui pèse sur nos cœurs ; n'ayons en vue que le salut de l'humanité par le spiri-

tualisme spirite. Servons la cause Sainte du spiritisme, au risque de coudoyer quelques frères qui nous déplaisent, quelques vivants qui nous ont fait du tort, quelques adversaires auxquels nous ne voulons pas pardonner.

Il ne s'agit point ici de querelles personnelles, ni d'affaires. Il s'agit de l'avenir de notre âme, de l'avancement de la planète à laquelle nous sommes attachés, sur laquelle nous reviendrons, sachons-le.

Spirites, élargissons nos rangs, élevons nos cœurs, agrandissons nos vues ! quel spectacle merveilleux nous entoure. Que de fois on a fait mourir notre doctrine, qui est plus vivante que jamais. On lui prépare des funérailles, et elle enterre les fanatismes de toutes les religions, elle n'a plus qu'un ennemi terrible, le matérialisme. Jamais sans doute, l'arbre du spiritisme n'a été plus secoué par le vent de l'incrédulité, mais pas un seul rameau ne s'en détache ; il en tombe parfois une feuille, mais, fait bien certain, il offre un abri sûr aux âmes que le doute dévore. Sous son ombre tutélaire, la paix, l'espérance renaissent.

C'est toi, Allan Kardec, c'est toi qui est cause de ce mouvement ; si l'immortalité eût dû sombrer sous la tempête matérialiste, certes tu l'eûs préservé du naufrage ; soit béni pour ce bienfait, maître, fais que l'union s'établisse non-seulement entre tous tes disciples, mais aussi entre les spiritualistes du monde entier. Fais aussi que les âmes religieuses, libérales, comprennent que le spiritisme est absolument utile pour démontrer scientifiquement l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la responsabilité individuelle et collective.

Au nom de la Bretagne, au nom de Nantes, en mon nom personnel, j'affirme, en face de ce Dolmen, que nous défendrons et propagerons toute notre vie tes écrits immortels.

LESSARD (P. VERDAD).

Délégué du groupement spiritualiste *Nantais*, Directeur du journal
» *L'Anti-Matérialiste* ».

BIBLIOGRAPHIE

Le Surnaturel considéré dans ses organes et dans les conséquences utiles de ses apparitions. Cet ouvrage remplit avec science et un grand intérêt l'objectif, que s'est tracé M. François Vallès, inspecteur général honoraire des Ponts et Chaussées. C'est un volume instructif, utile non seulement aux spirites, mais aussi aux personnes qui disputent éternellement sur le surnaturel et le miracle. 2 fr., 2,30 port payé.

Deux ouvrages ont mérité le prix Guérin : celui de M. Rossé de Giustiniani intitulé : *Le Spiritisme dans l'histoire*, 3 fr., port payé, et celui de M. Eugène Bonnemère intitulé : *L'Âme et ses manifestations à travers l'histoire*, 3 fr. 50, port payé. Ces deux ouvrages se complètent l'un l'autre ; ils offrent le plus grand intérêt à qui veut connaître la haute antiquité du spiritisme.

Les quatre Evangiles, par Roustaing, ouvrage important, bon à méditer, 3 vol. 10 fr. 50 port payé.

Avis. — *Le Catéchisme Universel, le Guide du Bonheur, la Philosophie Spirite, les Notions d'Astronomie, l'Encyclopédie Morale et la Collection Générale de M. A. BABIN* ne se trouvent plus à la librairie des Sciences Psychologiques.

M. LESSARD, un frère en croyance, demande à voyager pour une maison de commerce sérieuse ; il offrira les références nécessaires.

M. Ch. REGNAUD brigadier de cavalerie en retraite, décoré, demande à être le gardien d'une propriété. — C'est un spirite probe et honnête.

Nous recommandons ces deux F. E. C.

LISTE D'ADHÉSION

A LA

FÉDÉRATION SPIRITE FRANÇAISE & BELGE

Nos Abonnés ont tous lu le compte-rendu de l'assemblée générale des groupes spirites Belges ; désirant réunir en Fédération tous les spirites Français, comme l'ont fait nos Frères de Belgique, nous adressons un appel aux Chefs de groupe de Paris, des départements et de l'Algérie, afin qu'ils fassent remplir la feuille ci-jointe des noms et adresses de tous les Membres de leur groupe qui adhéreront à cette Fédération, dont le siège est à la SOCIÉTÉ POUR LA CONTINUATION DES ŒUVRES SPIRITES D'ALLAN KARDEC, 5, rue des Petits-Champs, Paris (1).

Tous les trois mois, les Chefs de groupe voudront bien nous donner le nom et l'adresse des Membres nouveaux qui auront adhéré à la Fédération, afin qu'un Bulletin trimestriel leur soit envoyé régulièrement.

Les Chefs de groupe, ou leurs délégués, se réuniront tous les trois mois au siège social, 5, rue des Petits-Champs, pour se rendre compte mutuellement de leurs travaux ; on lira le compte-rendu de ceux qui ne pourront se déplacer.

Le Président et le Secrétaire seront nommés au commencement de chaque séance par les personnes présentes.

L'adhésion seule suffit, il n'est demandé aucune cotisation ; c'est une question réservée, les Chefs de groupe ou les Délégués en décideront.

Pour l'Administration de la SOCIÉTÉ POUR LA CONTINUATION DES ŒUVRES SPIRITES D'ALLAN-KARDEC,

H. JOLY.

A. VAUTIER.

J. GUÉRIN.

P.-G. LEYMARIE.

F. VINCENT.

M^{ME} LEYMARIE.

(1) Ceux de nos Frères qui se trouvent isolés dans leur localité, ou qui habitent l'étranger, peuvent quand même envoyer leur adhésion.

